





John W. Galt  
Oct 1925



AMUSEMENT

PHILOSOPHIQUE

SUR

LE LANGAGE

DES

BESTES.

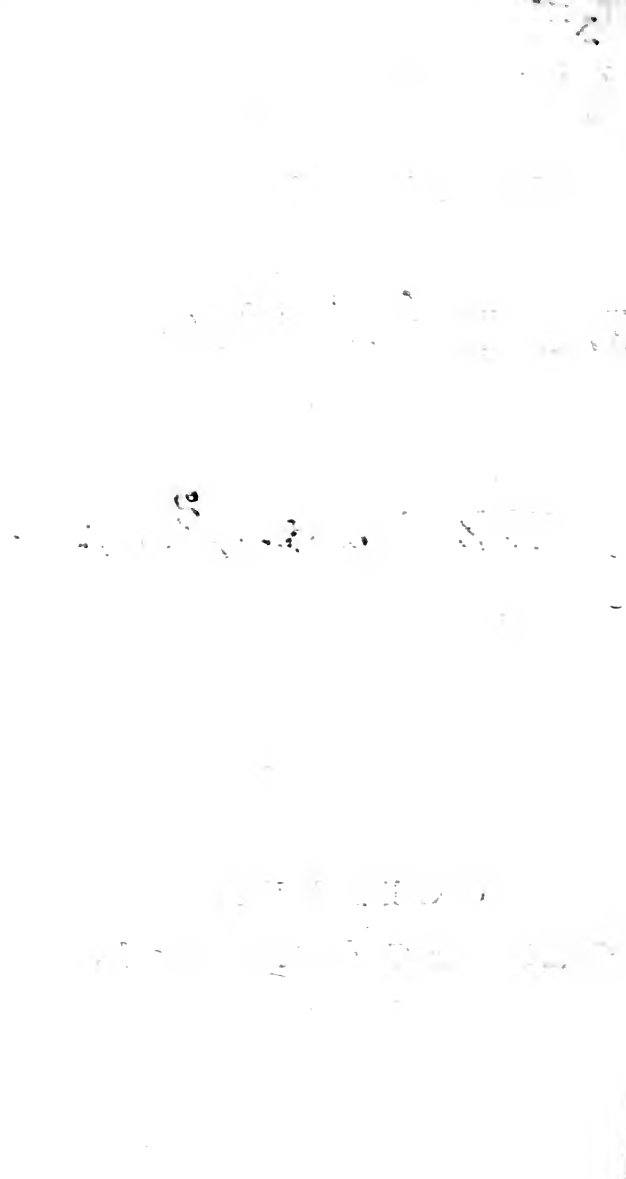
*par le grand Bourghamjé*

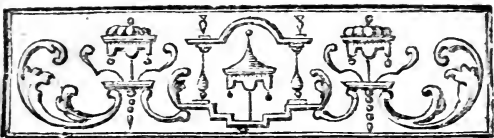


A GENEVE.

Chez PIERRE GOSSE & Compagnie

1757





AMUSEMENT  
*(à la mode)*  
PHILOSOPHIQUE  
SUR LE LANGAGE  
DES BESTES.

---

*A Mad. . . . . C.*



U E vous êtes séduisante ,  
Mad... & que vous connois-  
sez bien tout l'empire que vous  
avez sur moi ! Il ne m'est écha-  
pé qu'une fois de dire dans un  
de nos entretiens Philosophiques , que je  
croyois que les Bêtes parloient & s'enten-  
doient fort bien entr'elles. Tout autre que  
vous auroit écouté ce propos comme un  
de ces discours que l'on hazarde sans preu-  
ve , & sans autre dessein que d'égayer la  
conversation. Mais vous me connoissez ,  
dites-vous ; & quoique la proposition ait  
tout l'air d'une plaisanterie , il vous plaît  
d'affurer que je ne l'ai point avancée au

A

hazard : vous voulez que je la traite sérieusement, & que je vous rende compte des raisons qui m'ont persuadé. Je ne sçais si dans toute autre circonstance je pourrois me résoudre à vous obéir, quelque envie que j'aye de vous plaire ; car vous sçavez que je n'ai guères le loisir de me distraire par des dissertations amusantes. Heureusement me voici enfin à la campagne. J'ai laissé à la ville jusqu'au souvenir des occupations peu divertissantes, dont vous me plaignez quelquefois. Il me semble que je règne ici sur toute la nature, dans un séjour délicieux & un cercle d'amusemens dont la variété prévient le dégoût, & que je partage avec une société charmante. A ce seul trait vous devinez aisément que je suis à C... Puisque pour rendre les plaisirs plus vifs, il faut, disent les Maîtres de volupté, en interrompre la continuité par quelque occupation légère ; que puis-je faire de mieux, que de satisfaire votre curiosité ? L'amour propre, comme vous voyez, se retrouve par-tout, & j'aurai moins de mérite que de plaisir à vous obéir. Mais nous ne comptons point ensemble, & pourvû que vous soyez contente de mon travail, je m'imagine que vous me pardonnerez sans peine d'y avoir cherché mon propre amusement.

Vous me demandez donc si je crois sérieusement que les Bêtes parlent. Oiii, Mad..... je crois très-sérieusement que les Bêtes parlent & s'entendent entr'elles tout aussi-bien que nous, & quelquefois



mieux. Votre curiosité n'est-elle pas satisfaite? Non, vous voulez sçavoir quelles sont mes raisons. Ce second point n'est pas si facile à résoudre. Si j'étois avec vous en conversation familière, je vous dirois que la raison qui me persuade que les Bêtes parlent, c'est que M. R. parle. Vous ne manqueriez pas d'ajouter Mad. d'H. & cette bouffonnerie nous feroit peut-être rire; mais quand on écrit il faut respecter ses Lecteurs. Je ne vous dirai pas non plus qu'autrefois le Serpent eut avec Eve une conversation suivie, & que l'Anesse de Balaam a parlé. Il seroit encore plus inutile de vous rapporter la fable des Chevaux d'Achille. Vous me répondriez que de ces événemens les uns sont surnaturels, les autres fabuleux, qui par conséquent ne prouvent rien dans l'ordre de la nature. Je vous entens. Cherchons donc dans la nature même les preuves de mon opinion. N'attendez cependant pas de moi des découvertes merveilleuses. Vous serez peut-être toute étonnée de voir que vous croyez déjà vous-même tout ce que je pense sur cela, & que je ne ferai que vous développer des idées & un sentiment confus que vous n'avez pas assez approfondi. Mais il faut établir quelques préliminaires, & je crains que l'accessoire ne soit aussi long que le principal, ce qui est une faute capitale contre les règles d'une composition exacte. Mais qu'importe, pourvu que le tout vous amuse! Les Bêtes ont-elles de la connoissance? Si elles connoissent, elles parlent. Mais comment

4 AMUSEMENT  
parlent-elles? -Voilà les trois points de  
cette espèce de dissertation.

---

I.

*De la connoissance des Bêtes.*

**L**Es Bêtes ont-elles de la connoissance ? Je suis persuadé que sur cette question vous n'hésitez seulement pas. Descartes aura beau vous dire que les Bêtes sont des machines, qu'on peut expliquer toutes leurs actions par les loix de la mécanique, qu'avant lui, & dès le tems de saint Augustin, quelques Philosophes ont eu à peu près la même idée. Vous avez une chienne que vous aimez, & dont vous croyez être aimée, je défie tous les Cartésiens du monde de vous persuader que votre chienne n'est qu'une machine. Comprenez, je vous prie, le ridicule qui en résulteroit pour tout ce que nous sommes qui aimons des chevaux, des chiens, des oiseaux. Representez-vous un homme qui aimeroit sa montre comme on aime un chien, & qui la caresseroit, parce qu'il s'en croiroit aimé au point que quand elle marque midi & une heure, il se persuaderoit que c'est par un sentiment d'amitié pour lui, & avec connoissance de cause qu'elle fait ses mouvemens. Voilà précisément, si l'opinion de Descartes étoit vraie, quelle feroit la folie de tous ceux qui croient que leurs

chiens leur sont attachés & les aiment avec connoissance, & ce qu'on appelle sentiment.

J'avouë que si le systême de Descartes étoit apuyé sur des preuves solides, cette conséquence ne suffiroit pas pour le réfuter. Il faudroit plaindre les hommes d'être livrés à une illusion si grossière; mais le vrai demeure toujours vrai, quoiqu'en puisse souffrir notre amour propre. Heureusement le sentiment de ce Philosophe n'est fondé que sur de simples possibilités. Dieu, dit-il, a pû faire les Bêtes de simples machines. Il n'est pas impossible qu'il l'ait fait. Je puis expliquer toutes leurs actions par les loix de la mécanique. Il y a même quelques-unes de ces actions qui semblent exclure tout autre principe. Donc j'ai lieu de croire que les Bêtes sont des machines. Raisonnement défectueux, comme vous voyez. Car du fait au possible, la conséquence est certaine; mais du possible au fait, la conséquence est hazardee, incertaine & téméraire. C'est une pure supposition, un château de cartes dont on peut s'amuser, mais qui n'a rien de solide.

Je dis plus. Il y a quelque chose en nous qui se joint à la raison, pour bannir de la société l'opinion de Descartes. Ce n'est pas un simple préjugé, c'est une persuasion intime, un sentiment dont voici l'origine. Il n'est pas impossible que les hommes, avec qui je vis, qui me parlent, qui me répondent, qui raisonnent & qui agissent avec moi, ne soient que des machi-

nes. Car je sçais que je pense & que j'ai dans moi un principe qui pense & qui connoît ; mais je ne sçais pas de même ce qui se passe dans l'intérieur des autres hommes, & on ne peut refuser à Dieu le pouvoir de faire des hommes qui n'en eussent que l'apparence & tout le jeu, quoiqu'ils ne fussent dans le fond que de pures machines. Cependant malgré la vérité de ce principe, il me seroit absolument impossible de me persuader sérieusement, à moins que Dieu ne m'en fit une révélation expresse, que les hommes avec qui je vis ne sont en effet que des machines faites pour me donner du secours ou de l'embarras, du plaisir ou du tourment. Pourquoi ? C'est que quand je vois quelqu'un parler, raisonner & agir comme moi, je ne sçai quel sentiment intime se joint au bon sens & à la raison, pour me forcer de croire que l'homme que je vois a dans lui-même un principe de connoissance & d'opérations tout semblable au mien. Or les Bêtes sont, par rapport à nous, dans le même cas. Je vois un chien accourir quand je l'appelle, me caresser quand je le flatte, trembler & fuir quand je le menace, m'obéir quand je lui commande, & donner toutes les marques extérieures de divers sentimens, de joye, de tristesse, de douleur, de crainte, de désir, des passions, de l'amour & de la haine. Je conclus aussi-tôt qu'un chien a dans lui-même un principe de connoissance & de sentiment, quel qu'il soit. Quelqu'effort que je fasse pour me persuader

que ce n'est qu'une machine, & quand tous les Philosophes de l'Univers entreprendroient de m'en convaincre, je me sens entraîné par une persuasion intime, par je ne sçais quelle force intérieure à croire le contraire ; & c'est ce sentiment qui s'oposera éternellement dans les hommes à l'opinion de Descartes. Aussi est-il vraisemblable que ce Philosophe, qui avoit un génie si supérieur, n'a adopté un système si peu conforme à nos idées que comme un jeu d'esprit, & dans la seule vûë de contredire les Péripatéticiens, à qui il avoit déclaré la guerre, & dont en effet le sentiment sur la connoissance des Bêtes n'est pas soutenable.

Ces Messieurs qui, suivant les principes obscurs de leur Philosophie intelligible, donnoient à des corps une forme substantielle, matérielle, distinguée de la matière, & qui étoit dans eux le principe de toutes leurs opérations, n'avoient garde de refuser aux Bêtes une semblable forme. Comme ils avoient d'ailleurs que les Bêtes sentoient, connoissoient & agissoient avec connoissance & sentiment, ils leur auroient volontiers donné une ame spirituelle comme à l'homme ; mais les principes de la Religion Chrétienne ne le permettoient pas. En effet, si les Bêtes avoient une ame spirituelle, leur ame seroit donc immortelle & libre ; elles seroient capables de mériter ou de démériter, dignes de récompense ou de châtiement : il leur faudroit un Paradis & un Enfer, les Bêtes seroient donc une espèce

d'Hommes, ou les Hommes une espèce de Bêtes, toutes conséquences insoutenables dans les principes de la Religion. Les Péripatéticiens, ainsi contraints de se borner à leur forme substantielle matérielle, pour éviter un inconvénient, retomboient dans un autre; car ils étoient conséquemment forcés de dire que cette forme substantielle étoit dans les Bêtes le principe de leur connoissance & de leurs actions: sentiment absurde, s'il en fût jamais dans les principes établis de la Philosophie & de la Religion. Car nous ne connoissons dans la Philosophie établie que deux substances: l'une pensante, sentante, connoissante & raisonnable, c'est l'esprit. L'autre étendue, divisible, mobile, pouvant occasionner des sentimens & des connoissances par l'union de l'esprit avec elle, mais absolument incapable de sentir elle-même & de connoître; c'est la matière. De-là on aperçoit d'un coup d'œil toutes les contradictions qui suivent nécessairement de l'opinion des Péripatéticiens: une forme substantielle qui n'est ni esprit, ni matière, quelque chose qui connoît & qui n'est point esprit: une forme substantielle & matérielle qui n'est point matière, & enfin des sentimens & des connoissances matérielles; principe extrêmement dangereux, dont les Incrédules pourroient s'armer pour combattre la spiritualité de notre ame. N'est-il pas étonnant qu'une opinion si monstrueuse ait si long-tems régné dans les Ecoles Chrétiennes?

Quelques Philosophes ont prétendu la

rectifier. Pourquoi, disent-ils, ne reconnoître dans l'Univers que deux substances, l'esprit & la matière? Dieu n'a-t'il pas pû créer une substance mitoyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'esprit & supérieure à la matière, incapable de raisonner, mais capable de sentir & de connoître? En effet, on seroit d'abord tenté de le croire, & vous peut-être toute la première; mais ne vous y fiez pas, Mad... vous retomberiez tout à la fois dans l'incertitude du sentiment de Descartes, & dans l'obscurité de l'opinion Péripatéticienne. Car 1°. Ce systême n'est qu'une pure supposition sans preuve & sans fondement. 2°. Quelle idée peut-on se former d'une substance qui n'est ni esprit ni matière? Il est évident que par rapport à nous qui ne connoissons que l'un ou l'autre, une substance mitoyenné est une chimère, un être de raison dont nous n'avons ni idée, ni sentiment. Eh! que scavons-nous si ce qui n'est, par rapport à nous, qu'une chimère, ne l'est point en effet en soi, & dans la nature même? S'il l'est en soi, Dieu n'a pas pû le créer, parce qu'il ne peut pas faire un être de raison. Or qu'est-ce qui nous éclaircira un doute si légitime?

Un ancien Auteur, dont les ouvrages sont recueillis parmi ceux des Saints Peres, Firmien Lactance, s'expliquoit plus franchement. Il prétendoit que Dieu avoit donné l'usage de la raison à tout ce qui respire; mais aux Bêtes seulement pour conserver leur vie, sans aucun devoir de Religion, aux hommes pour acquérir l'im-

mortalité & un bonheur éternel par la pratique d'un culte religieux. Quelle idée ! sans doute Firmien ne voyoit pas que supposer une ame raisonnable & par conséquent spirituelle , sans aucun devoir de Religion , c'étoit saper par les fondemens la loi naturelle & toute Religion , dégrader l'ame spirituelle , détruire l'immortalité qu'elle a de sa nature , & nous rapprocher des Bêtes en voulant les rapprocher de nous.

Je ne fais , comme vous voyez , qu'effleurer les systêmes , dans la crainte que j'ai de vous ennuyer par des raisonnemens détaillés. Mais voilà pourtant tout ce que la Philosophie nous apprend sur la connoissance des Bêtes. Que l'esprit humain est borné , direz - vous , que ses lumières sont courtes , que ses ténèbres sont profondes ! Cela fait trembler. Nous sçavons que nous existons & que nous pensons. Nous voyons des faits : nous connoissons l'existence de mille choses : mais dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi , nous nous égarons dans de frivoles conjectures , dans de fausses suppositions , nous nous étourdissions de mille vains raisonnemens , qui , loin de nous éclairer , ne servent communément qu'à étouffer le peu de lumière que le sens commun nous avoit donné. Nous ne nous comprenons pas nous - même , comment pourrions-nous comprendre la nature des Bêtes & de tout ce qui est hors de nous ?

Faites une chose , croyez - moi , allez-vous-en aux Indes , à la Chine ou au Ja-



pon, & là vous trouverez des Philosophes Payens, Déistes ou Athées, qui raisonneront sinon avec plus de lumières, du moins avec plus de liberté. L'un vous dira que les Dieux ont créé diverses espèces d'esprits, les uns plus parfaits, tels que les génies bons & mauvais; les autres moins parfaits qui sont les hommes, & d'autres beaucoup plus imparfaits qui sont les Bêtes. L'autre vous soutiendra que la distinction de l'esprit & de la matière est une distinction chimérique qu'on ne scauroit démontrer: qu'il ne voit aucun inconvénient à croire qu'il n'y a qu'une seule substance que vous appellerez du nom qu'il vous plaira: que cette substance a dans les Bêtes, comme dans les Hommes, une organisation, une modification, un mouvement, quelque chose enfin qui fait qu'elle pense plus ou moins parfaitement; & ces Messieurs ne connoissant ni les principes de la Religion Chrétienne, ni l'autorité de l'Eglise, il vous faudra pour les attaquer dans leurs retranchemens, ou commencer par les faire Chrétiens, ou remonter à des principes Métaphysiques fort difficiles à débrouïller. Mais je me flatte que vous vous épargnerez le voyage, & que vous aimerez mieux vous en tenir, comme moi, au grand principe, qui est de dire: tous ces systèmes sont contraires à la Religion Chrétienne: dès là ils sont absolument faux.

Consolez-vous, Mad. . . . en voici un autre qui n'a rien de commun avec tous ceux que je viens de vous exposer. C'est

un système tout neuf qui vous divertira du moins par la singularité, & que je vais vous rendre d'après l'Auteur lui-même, à qui je l'entendis débiter il y a quelques tems dans une compagnie, avec un air sérieux, mêlé de plaisant, qui faisoit douter s'il en étoit lui-même bien persuadé.

Tout le monde, disoit il, convient que les Bêtes connoissent. Elles ont donc une ame. Mais cette ame est-elle matière ou esprit ? Il faut qu'elle soit l'une ou l'autre, & vous n'osez cependant dire ni l'un ni l'autre. Vous n'osez avancer qu'elle est matière, puisqu'il faudroit supposer que la matière peut connoître. Direz-vous que c'est un esprit ? Non. Ce sentiment entraîne des conséquences contraires aux principes de la Religion. Eh bien, ajouta-t'il, je vais lever toutes ces difficultés. Apprenez que les Bêtes ont une ame spirituelle comme la nôtre, & que ce sentiment, loin de contredire les principes de la Religion, y est tout-à-fait conforme, ainsi qu'à la raison. Vous jugez bien que ce début attira notre attention. Toute la compagnie sourit, peut-être malignement, & dans l'impatience où nous fûmes de connoître le nouveau système, il se fit un grand silence. L'Auteur continua ainsi.

La raison, dit-il, nous porte naturellement à croire que les Bêtes ont une ame spirituelle, & la seule chose qui s'opose à ce sentiment, ce sont les conséquences que l'on en tireroit, & entr'autres celle-ci, que les hommes ne différeroient des Bêtes que du plus ou du moins, ce qui ruineroit

ruineroit les fondemens de toute Religion : Donc ajoûta-t'il ; si je puis éluder toutes ces conséquences : si je puis donner aux Bêtes une ame spirituelle sans intéresser les Dogmes de la Religion , il est évident que mon système étant d'ailleurs le plus conforme à la raison est l'unique système recevable.

Or, je le puis & je le fais le plus aisément du monde. Je trouve même le moyen d'expliquer par la même voye plusieurs passages fort obscurs de l'Écriture - Sainte , & de résoudre de grandes difficultés auxquelles on ne répond pas bien. C'est ce qu'il faut développer plus en détail.

La Religion nous apprend que les démons ont été réprouvés du moment qu'ils ont péché, & qu'ils sont condamnés à brûler éternellement dans l'enfer. Mais l'Eglise n'a pas décidé qu'ils souffrent dès-à-présent le suplice auquel ils sont condamnés. On peut donc croire qu'ils ne le souffrent pas encore , & que l'exécution de la sentence portée contr'eux est réservée au jour du Jugement dernier. Il n'en est pas ainsi des ames des hommes. Car l'Eglise a décidé que nos ames sont jugées au moment de leur séparation d'avec le corps , & que la sentence est exécutée dans le moment , de sorte que ceux qui meurent dans la disgrâce de Dieu sont plongés à l'instant dans les flâmes de l'enfer. Mais l'Eglise n'a rien décidé de semblable des Démons. Il est vrai qu'on se le persuade assez communément , & qu'il

Y a une infinité de personnes, à qui il n'est pas même venu en pensée d'en douter. Mais par la raison même qu'on le croit sans réflexion & sans examen, cette opinion n'étant d'ailleurs appuyée ni sur l'Écriture, ni sur l'autorité des Saints Peres, ni sur aucune décision ne fait point dans l'Église une tradition à laquelle on soit obligé de se soumettre : d'autant plus que mon sentiment n'est point absolument nouveau, & que je pourrois citer quelques Auteurs qui l'ont insinué, entr'autres un Ecrivain Ecclésiastique, Victor Prêtre d'Antioche, qui l'a formellement publié dans ses Ouvrages.

Or aprenez, Mad... que pendant que l'Auteur s'expliquoit ainsi, un Abbé Docteur, qui étoit présent, homme d'esprit, mais vif dans la dispute & prévenu de ses principes, grommeloit tous bas entre ses dents d'un air de mécontentement que l'Auteur n'eut pas de peine à apercevoir. Qu'avez-vous, Monsieur, lui dit-il ? Vous ne paroissez pas content. Non, sans doute, répond le Docteur ; car votre proposition est formellement hérétique. C'est ce qu'il faut prouver, repliqua l'Auteur. Rien de plus aisé, répartit le Docteur, & je le ferai par l'autorité des Auteurs Scholastiques & des Saints Peres. Oh ! pour cela non, dit la Dame chez qui nous étions. C'est ce que vous ne ferez pas, du moins dans ce moment. Nous sommes curieux de sçavoir le nouveau système. Il faut, s'il vous plaît l'entendre, jusqu'à la fin, & ensuite vous disputerez

tant qu'il vous plaira sur vos Scholaftiques & vos Saints Peres. La Dame fut obéie, & l'Auteur continua.

Lorsque j'avance, dit-il, que les Démons ne souffrent point encore les peines de l'enfer, si c'étoit une supposition gratuite, comme la mécanique de Descartes, ou la substance mitoyenne que d'autres Philosophes ont imaginée, on seroit en droit de rejeter ma supposition & je ne persuaderois personne. Mais que M. l'Abbé écoute, s'il lui plaît, les preuves sur lesquelles ma proposition est appuyée. C'est un article de la foi que le Démon nous tente pour nous porter au péché, qu'il nous tend des pièges pour nous faire tomber, qu'il rode sans cesse autour de nous, suivant l'expression de Saint Pierre, pour trouver l'occasion de nous dévorer: il nous remplit l'esprit de mauvaises suggestions, il s'empare des corps; & lorsqu'il s'en est une fois mis en possession, ce n'est point toujours par des fureurs qu'il fait sentir sa présence. Il rit quelquefois, il chante, il se plaît à embarrasser les Ministres de l'Eglise qui le veulent chasser. Il raisonne du plus grand sang froid, comme lorsqu'il tenta Jesus-Christ dans le desert, & qu'il séduisit Eve dans le Paradis Terrestre. Or, representez-vous quelqu'un dans l'enfer tel que la foi nous le dépeint, pénétré dans toute sa substance, dévoré, consumé d'un feu dont la vivacité passe tout ce que l'on peut imaginer, & concevés si un homme, si un esprit dans cet état, peut s'occuper de

quelqu'autre chose que de l'effroyable tourment qu'il endure. Dites-moi qu'il est transporté de fureur, & que tous ses momens sont remplis par de nouveaux accès de rage, & de désespoir, je le conçois nécessairement. Mais qu'il ait le loisir de songer à nous tenter & à ruser avec nous, c'est ce qui est incompréhensible; & il faudroit conclure ou que les démons ne nous tentent pas, ou que les tourmens de l'enfer ne sont pas aussi grands qu'on nous les représente : deux conséquences également contraires à la foi. Concluons donc que les démons ne sont point encore livrés aux tourmens.

Je sçais ce que disent nos Théologiens, que les démons portent par-tout avec eux leur enfer, & j'en conviens. Je ne crois pas même qu'il soit permis d'en douter. Mais expliquons-nous. Pour qu'il soit vrai de dire que les démons portent par-tout avec eux leur enfer, faut-il qu'ils en souffrent dès-à-présent les tourmens? Non. Il suffit qu'ils y soient condamnés par un arrêt irrévocable dont ils portent par-tout la honte & les premiers effets comme je l'expliquerai dans un moment. Ne dirions-nous pas d'un scélérat dont on suspendroit le supplice pour lui faire traîner quelques jours d'une vie misérable & ignominieuse, qu'il porte par tout avec lui la rouë sur laquelle il doit expirer. C'est ainsi que les démons portent par-tout avec eux leur enfer. Leur arrêt est prononcé sans aucune espérance de grace, ils sont condamnés sans re-

tour, ils en portent par-tout la flétrissure éternelle, ce souvenir affreux ne les quitte point, & par conséquent ils portent par tout avec leur enfer, c'est-à-dire, l'idée de l'enfer qui les attend. Mais nous avons tout lieu de croire qu'ils n'en souffrent pas encore les supplices réels.

Eh ! pourquoi ne le croirions-nous pas, si l'écriture-Sainte le dit formellement ? J'en fais Juge M. l'Abbé lui-même. Dans la sentence que Jésus-Christ prononce d'avance contre les Réprouvés, comment s'exprime-t'il ? *allez Maudits au feu éternel qui est préparé au Diable & à ses Anges.* Il ne dit pas que le Diable & ses Anges brûlent dès-à-présent dans ce feu. Il dit seulement que ce feu leur est préparé & les attend au dernier jour qui sera le commencement de leurs tourmens. Cela est conforme à cet autre endroit de l'Évangile où les Démons chassés par Jésus-Christ, se plaignent à lui même de la peine qu'ils leur faisoit, en les chassant du corps des possédés. *Pourquoi, lui disoient-ils ; êtes-vous venu nous tourmenter avant le tems ?* Quel sens raisonnable peut-on donner à cette expression si les Démons souffrent dès-à-présent le supplice de l'enfer ? Le mal que Jésus-Christ leur faisoit en les chassant étoit certainement trop léger en comparaison de leurs tourmens pour mériter leurs plaintes, mais ne devant commencer à souffrir le feu de l'enfer qu'au dernier jour, ils ne laissoient pas d'être en attendant sensibles à des pei-

nes-beaucoup moindres, & ils croyoient avoir quelque sujet de se plaindre de ce que Jesus-Christ les tourmentoit avant ce tems marqué par la justice Divine. Voulez-vous quelque chose de plus décisif encore? C'est ce que dit S. Jude dans son Epitre, que *Dieu retient liés des chaînes éternelles dans de profondes ténèbres*, & réserve pour le Jugement du grand jour les *Anges qui n'ont pas conservé leur première dignité*. Il est évident que les premiers mots de ce passage sont métaphoriques, & que par ces *chaînes éternelles* il faut entendre l'arrêt irrévocable que Dieu a porté contre ces esprits rebelles, & que *les profondes ténèbres* signifient l'abîme d'humiliation où leur péché les a plongés. Mais les autres paroles du texte sont si claires & si précises qu'on ne peut leur donner aucun autre sens raisonnable que celui qui est conforme à mon sentiment. Je pourrois peut-être me prévaloir encore de quelques autres textes de l'Écriture-Sainte, mais je me flatte que ceux que je viens de citer, suffisent pour convaincre tout homme qui n'est point entièrement livré à ses préjugés.

Je ne sçaurois, Mad... exprimer tout ce que le Docteur souffrit pendant cette exposition de l'Écriture-Sainte. Il voulut encore interrompre l'Auteur, & soutint qu'on pouvoit expliquer ces passages tout autrement; mais on le contraignit une seconde fois de se taire, & on pria l'Auteur d'apprendre à la Compagnie ce qu'il pretendoit enfin conclure de tout ce qu'il



venoit de dire; car on ne voyoit point encore assez clairement où tout ce préambule tendoit. Ce que je prétends conclure, dit-il, c'est qu'en attendant le jour du Jugement dernier, Dieu pour ne pas laisser inutiles tant de légions d'esprits réprouvés, les a répandus dans les divers espaces du monde pour servir aux desseins de sa Providence & faire éclater sa toute-puissance. Les uns laissés dans leur état naturel s'occupent à tenter les hommes, à les séduire, à les tourmenter, soit immédiatement, comme le Démon de Job, & ceux qui s'emparent des corps humains, soit par le ministère des Sorciers & des Revenans. Ce sont ces Esprits malfaisans que l'Écriture appelle les *Puissances des ténèbres* & les *Puissances de l'air*. Des autres Dieu en a fait des millions de Bêtes de toute espèce qui servent aux usages de l'homme, qui remplissent l'Univers & font admirer la sagesse & la toute-puissance du Créateur. Par ce moyen, ajouta-t'il, je conçois sans peine comment d'une part les Démons peuvent nous tenter, & de l'autre comment les Bêtes peuvent penser, connoître, sentir & avoir une ame spirituelle sans interesser les dogmes de la Religion. Je ne suis plus étonné de leur voir de l'adresse, de la prévoyance, de la mémoire, du raisonnement. J'aurois plûtôt lieu d'être surpris qu'elles n'en ayent pas davantage, puisque vraisemblablement leur ame est plus parfaite que la nôtre; mais j'en découvre la raison. C'est que dans les Bê-

tes, comme dans nous, les opérations de l'esprit sont assujétis aux organes matériels de la machine à laquelle il est uni, & ces organes étant dans les Bêtes plus grossiers & moins parfaits que dans nous, il s'ensuit que la connoissance, les pensées & toutes les opérations spirituelles des Bêtes doivent être aussi moins parfaites que les nôtres, & si ces esprits superbes connoissent leur état, quelle humiliation pour eux de se voir ainsi réduits à n'être que des Bêtes ! Mais soit qu'ils le connoissent ou non, une dégradation si honteuse, est toujours pour eux ce premier effet de la vengeance divine dont j'ai parlé. C'est un enfer anticipé.

Ici une Dame fort aimable, que ce discours impatientoit, ne pût s'empêcher d'interrompre l'Auteur du nouveau système, Monsieur, lui dit-elle, avec beaucoup de vivacité, il m'importe fort peu que les Diables soient humiliés ou non, & qu'ils souffrent dès-à présent les peines de l'enfer; mais je ne veux pas que les Bêtes soient des Diables. Comment ma chienne seroit un diable qui coucheroit la nuit avec moi, & qui me caresseroit tout le jour ? Je ne vous le passerai jamais. J'en dis autant de mon perroquet, reprit une jeune Demoiselle; il est charmant; mais si j'étois persuadée que ce fut un petit diable, il me semble que je ne le pourrois souffrir. Je conçois, dit l'Auteur, toute l'étendue de vos répugnances & je les excuse; mais donnez-vous la peine d'y réfléchir, & vous ver-

rez que c'est l'effet d'un préjugé qui doit céder à la raison. Aimons-nous les Bêtes pour elles-mêmes? Non. Absolument étrangères à la société humaine, elles ne peuvent y entrer que pour l'utilité ou l'amusement. Eh! Que nous importe que ce soit un diable ou une autre espèce qui nous serve & qui nous amuse? Cette idée me réjouit loin de me révolter; j'admire avec reconnoissance la bonté du Créateur de m'avoir donné tant de petits diables pour me servir & pour m'amuser. Si l'on me dit que ces pauvres diables sont condamnés à souffrir des tourmens éternels, j'adore les Jugemens de Dieu; mais je n'ai aucune part à cette terrible Sentence, j'en abandonne l'exécution au Souverain Juge, & je ne laisse pas de vivre avec mes petits diables comme je vis avec une infinité de personnes dont la Religion m'apprend qu'il y en aura un grand nombre de damnés. Mais guérir un préjugé n'est pas l'affaire d'un moment, c'est l'ouvrage du tems & de la réflexion. Permettez-moi donc de passer légèrement sur cette difficulté pour vous faire une observation importante.

Persuadés que nous sommes que les Bêtes ont du sentiment: à qui de nous n'est-il pas arrivé mille fois de les plaindre des maux excessifs auxquels la plupart d'entr'elles sont exposées, & qu'elles souffrent réellement: Que les chevaux sont à plaindre, disons-nous, à la vûe d'un cheval qu'un impitoyable charretier accable de coups! Qu'un chien que l'on

dressé à la chasse est misérable ! Que le sort des Bêtes qui vivent dans les bois est triste ! Continuellement elles effuyent toutes les injures de l'air ; toujours agitées de la crainte de devenir la proie des chasseurs, ou d'un animal plus féroce, obligées de chercher sans cesse avec beaucoup de fatigue une légère & insipide nourriture, souffrant souvent une faim cruelle ; & sujettes d'ailleurs aux maladies & à la mort. Que les hommes soient assujétis à toutes les misères qui les accablent, la Religion nous en apprend la raison ; c'est qu'ils naissent pécheurs. Mais quels crimes ont commis les Bêtes pour naître sujettes à des maux si cruels ?

A ces derniers mots notre Docteur fit une si furieuse grimace en se frappant le genou, que la Compagnie ne put s'empêcher d'en rire. Je vois, Monsieur, lui dit l'Auteur, en lui adressant la parole, je vois ce qui vous fait peine. Vous croyez que la réflexion que je viens de faire, combat ce que vous appelez en Théologie, *l'état de pure nature* ; vous vous trompés. Je reconnois comme vous qu'indépendamment d'aucun péché Dieu pouvoit créer l'homme (à plus forte raison les Bêtes) sujet à toutes les misères qui sont la suite naturelle de sa constitution. Mais ces maux que nous souffrons sont-ils tels en effet qu'ils auroient été dans l'état de pure nature ? Non. Vous êtes obligées de convenir qu'ils sont beaucoup plus grands, & plusieurs Théologiens proposent, même après S. Augustin, cet

excès de misères comme une preuve de l'existence d'un péché originel. Que devons-nous donc penser de l'excès effroyable des misères que souffrent les Bêtes; misères beaucoup plus grandes que celles des Hommes? C'est dans tout autre système un mystère incompréhensible, au lieu que dans le sentiment que je propose rien de plus aisé à comprendre. Les esprits rebelles méritent un châtiment encore plus rigoureux; trop heureux que leur supplice soit différé. En un mot, la bonté de Dieu est justifiée. L'Homme lui-même est justifié. Car quel droit auroit-il de donner la mort sans nécessité & souvent par pur divertissement à des millions de Bêtes, si Dieu ne l'avoit autorisé? & un Dieu bon & juste auroit-il pu donner ce droit à l'Homme, puisqu'après tout les Bêtes sont aussi sensibles que nous-mêmes à la douleur & à la mort, si ce n'étoit autant de coupables victimes de la vengeance Divine?

Mais écoutés, continua-t-il, quelque chose de plus fort, & de plus intéressant. Les Bêtes sont naturellement extrêmement vicieuses. On sçait bien qu'elles ne péchent point, parce qu'elles ne sont pas libres; mais il n'y manque que cette condition. Les Bêtes carnacières & les oiseaux de proie sont cruels. Beaucoup d'insectes de la même espèce se dévorent les uns les autres. Les chats sont perfides & ingrats. Les singes sont malfaisans. Les chiens sont envieux. Toutes sont jalouses & vindicatives à l'excès, sans

parler de beaucoup d'autres vices que nous leur connoissons; & en même-tems qu'elles naissent si vicieuses; elles n'ont, disons-nous, ni la liberté, ni aucun secours pour résister au penchant qui les entraîne. Elles sont, comme on dit dans l'Ecole, nécessitées à faire le mal, à troubler l'ordre général, à commettre tout ce qu'il y a dans la nature de plus contraire à l'idée que nous avons de l'équité naturelle, & aux principes de la vertu. Quels monstres dans un monde originairement créé pour y faire régner l'ordre & la justice! C'est ce qui en partie persuada autrefois aux Manichéens qu'il devoit y avoir deux principes des choses, l'un bon, l'autre mauvais, & que les Bêtes n'étoient pas l'ouvrage du bon principe. Erreur monstrueuse, mais comment après tout se persuader que les Bêtes soient sorties des mains du Créateur avec des qualités si étranges. Si l'Homme est aussi méchant & aussi corrompu qu'il l'est, c'est que par son péché il a lui-même perverti l'heureux naturel que Dieu lui avoit donné en le formant. Il faut donc dire de deux choses l'une, ou que Dieu a pris plaisir à former les Bêtes aussi vicieuses qu'elles sont, & à nous donner dans elles des modèles de tout ce qu'il y a de plus honteux, ou qu'elles ont comme l'Homme un péché d'origine qui a perverti leur première nature.

La première de ces propositions fait une extrême peine à penser, & est formellement contraire à l'Écriture-Sainte, qui

qui dit que tout ce qui sortit des mains de Dieu a la création du monde étoit bon & même fort bon. Car si les Bêtes étoient telles alors qu'elles sont aujourd'hui, comment pouvoit-on dire qu'elles fussent bonnes & fort bonnes ? où est le bien qu'un singe soit si malfaisant, qu'un chien soit si envieux, qu'un chat soit si perfide ! Aussi plusieurs Auteurs ont-ils prétendu que les Bêtes étoient avant le péché de l'homme, différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, & que c'est pour punir l'Homme que Dieu les a rendues si méchantes ; mais ce sentiment n'est qu'une pure supposition dont il n'y a pas le moindre vestige dans l'Écriture - Sainte, c'est une mauvaise dé faite pour éluder une difficulté réelle. Cela même ne se pourroit dire tout au plus que des Bêtes avec lesquelles l'homme a une espèce de commerce, & nullement des oiseaux, des poissons, des insectes qui n'ont aucun rapport à lui. Il faut donc recourir à la seconde proposition, & dire que la nature des Bêtes a été comme celle de l'Homme, corrompue par quelque péché d'origine : autre supposition qui n'a aucun fondement, & qui choque également la raison & la Religion dans tous les systèmes que l'on a suivis jusqu'à présent sur l'ame des Bêtes. Quel parti prendre ? Admettez mon système ; tout est expliqué. Les ames des Bêtes sont des esprits rebelles qui se sont rendus coupables envers Dieu. Ce péché dans les Bêtes n'est point un péché d'origine, c'est un péché

personnel qui a corrompu & perverti leur nature dans toute sa substance. De-là tous les vices & toute la corruption que nous leur voyons sans cependant qu'elles péchent de nouveau, parce que Dieu en les réprouvant sans retour, les a en même-tems dépoüillées de leur liberté.

Il me reste, ajoûta l'Auteur, à vous satisfaire sur deux questions que vous me ferez sans doute : comment les diables sont unis au corps des Bêtes, & ce qu'ils deviennent à la mort. Pour répondre à la première question, il faudroit connoître le mystère de l'union de notre ame & de notre corps, & c'est ce qu'aucun Philosophe ne comprendra jamais. Contentons-nous donc de dire que comme l'Homme est une ame & un corps organisé unis ensemble, ainsi chaque Bête est un diable uni à un corps organisé; & comme un Homme n'a pas deux ames, les Bêtes n'ont aussi chacune qu'un Diable. Cela est si vrai que Jesus-Christ ayant un jour chassé plusieurs Démons, & ceux-ci lui ayant demandé permission d'entrer dans un troupeau de pourceaux qui païssoient près de la mer, Jesus Christ le leur permit, & ils y entrèrent; mais qu'arriva-t'il? Chaque pourceau ayant déjà son diable, il y eut bataille, & tout le troupeau se noya dans la mer.

Cette union supposée rien ne doit plus nous étonner dans les Bêtes; elles doivent connoître & sentir comme nous connoissons & comme nous sentons, & à en juger parce qu'il se passe dans nous,



elles doivent être comme nous jalouses , colères , perfides , ingrates , interressées. Elles doivent être tristes ou gayer selon les événemens ou leur disposition présente : elles doivent avoir de l'amour & de la haine , désirer de multiplier leur espèce , aimer leurs petits & les élever. En un mot elles doivent faire tout ce qu'elles font , & qui nous paroît si incompréhensible lorsqu'on ne leur donne point une ame spirituelle. Il est pourtant important d'observer que comme c'est pour avoir abusé de leur raison & de leurs lumières , que les Esprits rebelles ont mérité d'être ainsi dégradés , Dieu a voulu les humilier par leur raison même , en les assujétissant à des organes si grossières , qu'elle est extrêmement inférieure à celle des Hommes : de-là vient que nous jugeons bien quelquefois que les Bêtes font quelque raisonnement ; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne font jamais , comme nous , plusieurs raisonnemens suivis & réfléchis , parce que leurs organes se refusent à des mouvemens si déliés. C'est ce qui en fait des automates qui n'agissent le plus souvent que par machine , quoiqu'avec connoissance , & voilà pour un esprit le comble de l'humiliation. Il n'en est pas ainsi de leurs sensations. Car les Esprits rebelles n'ont pas péché par les sens. Ils n'en avoient point : d'ailleurs , les sens sont toujours des organes matériels & des interprètes grossiers. Leur usage quelque parfait qu'il puisse être est toujours humiliant pour

un démon qui étoit créé pour être un pur esprit, & par conséquent pour connoître & sentir d'une manière beaucoup plus parfaite. Voilà pourquoi Dieu n'a pas donné aux Bêtes des sens plus grossiers que les nôtres. Les Esprits qui les animent sont assez punis d'être assujétis à des sens matériels. Il semble même que Dieu, soit pour nous humilier nous-mêmes, soit pour faire admirer la variété de ses productions, ait voulu donner à quelques Bêtes des organes, de sensations beaucoup plus délicats que les nôtres. Les oiseaux de proie, par exemple, ont l'œil si perçant, le chien a l'odorat si fin, l'araignée a le toucher si subtil, qu'aucun homme ne les égale en ce point.

L'extrême petitesse d'un nombre infini de Bêtes (c'est toujours l'Auteur qui parle) pourroit faire illusion aux personnes qui n'ont point assez réfléchi sur la nature des choses. Comment, dira-t-on, se persuader qu'un diable soit logé dans une mouche, une puce, une mite? Mais quoi! n'y sera-t'il pas aussi-bien logé que dans un cheval ou un bœuf? Un esprit n'ayant absolument aucune étendue n'exige point pour être uni à un corps, que ce corps soit plus ou moins étendu. La plus petite quantité de matière lui suffit, pourvû qu'elle soit organisée, & il n'y en a pas de si petite qui ne puisse l'être. Dieu auroit pû faire les hommes aussi petits que les plus petits pucerons; s'il l'avoit fait, nos ames ne s'en estimeront pas moins, & ne se croiroient pas

moins bien logées. C'est qu'il n'y a point dans le monde de grandeur absolue. Une puce n'est en elle-même ni grande ni petite. Elle n'est petite que par rapport à nous qui sommes infiniment plus grands, & elle est grande par rapport à une infinité d'autres Bêtes qui sont un million de fois plus petites. Tout cela prouve que l'ignorance seule & de faux préjugés peuvent nous faire mettre entre les Bêtes quelque distinction de préférence fondée sur leur grandeur ou leur petitesse. Il n'est pas par conséquent plus difficile de croire qu'un diable soit uni au corps d'une mouche qu'à celui d'un éléphant; & c'est en effet pour un esprit une chose fort indifférente.

Pour ce qui est, ajouta l'Auteur, de la seconde question sur ce que deviennent les Démons après la mort des Bêtes il est encore fort aisé d'y satisfaire. Pythagore enseignoit autrefois, & encore aujourd'hui quelques Philosophes Indiens croient la Métempsychose, c'est-à-dire, qu'au moment de notre mort nos ames passent dans un corps, soit d'Homme, soit de Bête pour recommencer une nouvelle vie, & toujours ainsi successivement jusqu'à la fin des siècles. Ce système qui est insoutenable par rapport aux Hommes, & qui est d'ailleurs proscriit par la Religion, convient admirablement bien aux Bêtes dans le système que je viens de proposer, & ne choque ni la Religion, ni la raison. Les Démons destinés de Dieu à être des Bêtes, survivent nécessairement à leur

corps, & cesseroient de remplir leur destination, si lorsque leur premier corps est détruit, ils ne passeroient aussi-tôt dans un autre pour recommencer à vivre sous une autre forme. Ainsi tel démon après avoir été chat ou chèvre, est contraint de passer dans l'embryon d'un oiseau, d'un poisson, d'un papillon pour les animer. Heureux ceux qui rencontrent bien: comme beaucoup d'oiseaux, de chevaux & de chiens; & malheur à ceux qui deviennent Bêtes de charge ou gibier de Chasseur. C'est une espèce de loterie où vraisemblablement les diables n'ont pas le choix des lots.

On pourroit croire pourtant qu'ils ne changent jamais d'espèce, & que le diable qui a été cheval redevient toujours cheval; mais ce sentiment souffriroit une grande difficulté. Car comme les espèces de Bêtes, augmentent & diminuent souvent sur la terre, il s'ensuivroit ou qu'il y auroit quelquefois trop peu de diables pour fournir une espèce, ou qu'il y en auroit de reste qui demeureroient en relais sans occupation, ce qui n'est pas vraisemblable; au lieu qu'en admettant une métempsychose générale on prévient toutes les difficultés.

Toutes les espèces de Bêtes produisent presque toujours beaucoup plus d'œufs ou d'embryons qu'il n'en faut pour les perpétuer dans la même quantité. Ainsi les diables que Dieu a destinés à les animer, ne manquent jamais d'emploi ni de logement. Car si une espèce vient à man-

quer ou à diminuer considérablement, ils peuvent passer dans les œufs d'une autre, & là multiplier. C'est ce qui fait quelquefois ces prodigieuses nuées de sauterelles & ces armées innombrables de chenilles qui désolent nos Campagnes & nos Jardins. On cherche dans le froid, dans le chaud : dans les pluyes, ou dans les vents, la cause de ces étonnantes multiplications ; & la vraie raison, c'est que dans l'année où elles arrivent ou dans la précédente il a péri une quantité extraordinaire de Bêtes fauves, d'oiseaux ou de poissons avec tous leurs œufs, de sorte que les diables qui les animoient, ont été contraints de se jeter promptement dans la première espèce qu'ils ont trouvée préparée à les recevoir, & qui avoit pour ainsi dire, des maisons à louer.

Enfin, vous voyez, conclut l'Auteur, que plus on approfondit ce système, plus on y découvre de ces traits de vraisemblance qui frappent & qui persuadent. C'est une source d'observations singulières qui satisfont la curiosité. J'en trouve les fondemens dans la Religion même. La raison n'en donne les preuves les plus vraisemblables & les préjugés n'y opposent que des difficultés frivoles. Peut-on se refuser à un système si plausible & si bien appuyé de toutes parts ?

Je ne sçais Mad. . . . ce que vous penserez d'un système si nouveau & si singulier ; mais je vous dirai que par sa singularité même il fit assez de plaisir à toute la Compagnie. Quelques-uns ne le prirent

que pour un jeu d'esprit & une plaisanterie ingénieuse : d'autres le regardèrent comme un système fort bon à croire sérieusement. Pour moi, comme vous sçavez que je suis extrêmement Pyrrhonien en matière de système, je me contentai de donner à l'Auteur les applaudissemens que la politesse exige en pareil cas, sans m'expliquer ouvertement. La vérité est que je ne sçavois qu'en penser, & que je ne le sçais pas encore. Car je vois d'une part que le système répond fort bien à toutes les difficultés, & qu'il seroit assez difficile de le convaincre de faux. Mais d'un autre côté je ne lui vois pas des fondemens assez solides pour opérer une vraie persuasion; & comme il touche d'ailleurs à des objets de Religion, je crois qu'il seroit téméraire de l'adopter sans l'aveu du moins tacite des Docteurs. Notre Abbé ne fut pas si réservé que moi. Il revint à la charge, & l'Auteur le laissa parler assez long-tems, après quoi il se mit en devoir de lui répondre. Sur cela on me proposa de jouer. Les deux disputans se retirèrent dans un coin de la salle pour continuer leur dispute & je n'entendis pas leurs raisons.

Mais je m'aperçois que voilà déjà beaucoup d'écriture sans que j'aye encore dit un mot de la principale question que vous m'avez faite sur le langage des Bêtes. Finissons donc cette première discussion, & reprenons nos propositions. Il est certain que les Bêtes ont de la connoissance que qu'en soit le principe. C'est un fait si gé-

néralement avoué de tous les hommes, que j'ai moins songé à le prouver qu'à vous amuser par l'exposition que je vous ai faite des divers sentimens. Examinons donc à present si elles parlent.

---

## II.

*De la nécessité d'un langage entre les Bêtes.*

**P**Rouvons-en d'abord la possibilité. Dans l'usage ordinaire, ce qu'on appelle parler, c'est se faire entendre par une suite de mots articulés, par lesquels les hommes sont convenus d'exprimer telle idée ou tel sentiment; & la collection totale de ces mots fait ce que nous appelons une langue, qui est différente chez les Peuples différens. Il est certain que si les Bêtes parlent, ce n'est point par le moyen d'une semblable langue. Mais ne peut-on point, sans ce secours, se faire bien entendre & parler véritablement? C'est de quoi on ne sauroit douter. Les Anges se parlent, & n'ont point l'organe de la voix. Laissons-là le surnaturel. Tout parle dans nous quand nous voulons. Ne parlons-nous pas tous les jours par un regard, par un mouvement de la tête par un geste, par le moindre signe? Imaginez-vous, Mad..... un peuple de muets. Croyez-vous qu'ils ne se feroient pas entendre les uns aux autres, & que privés de l'usage de nos mots & de nos phrases, ils n'y suppleroient pas par des cris par des gestes, des regards & des mi-

nes ? Pour moi, je suis persuadé qu'ils vivroient fort bien en société comme nous, & qu'après que les premiers auroient, avec quelque peine, établi les signes & les expressions sensibles, ils les apprendroient aisément à leurs enfans : que ceux-ci se perfectionneroient de plus en plus dans cette manière de s'exprimer, & formeroient peu à peu, non pas une langue, mais un langage très-net & aussi intelligible pour eux que nos langues le sont pour nous. Nous avons sur cela des exemples si étonnans qu'il n'est pas permis d'en douter : & j'irai si l'on veut jusqu'à soutenir que la même idée pouvant être exprimée de diverses manières, il pourroit y avoir dans un tel langage du choix dans les expressions, de l'énergie, de l'éloquence, du simple & du figuré, peut-être même du précieux. Sans doute il y auroit aussi quelquefois de l'obscur & de l'équivoque ; mais où n'y en a-t'il pas ? Appliquons donc cet exemple aux Bêtes. Elles n'ont point de langues ; mais pourquoi n'auroient-elles pas un langage ? Il est évident que la chose est possible : examinons si elle est nécessaire.

Toutes les Bêtes ont de la connoissance, il faut en convenir, & nous ne voyons pas que l'Auteur de la nature ait pû leur donner cette connoissance pour d'autres fins que de les rendre capables de pourvoir à leurs besoins, à leur conservation, à tout ce qui leur est propre & convenable dans leur condition & la forme de vie qu'il leur a prescrit. Ajoutons à ce principe que beau-



coup d'espèce de Bêtes sont faites pour vivre en société, & les autres pour vivre du moins en ménage, pour ainsi dire, d'un mâle avec une femelle, & en famille avec leurs petits jusqu'à ce qu'ils soient élevés. Quelques exceptions qu'on pourroit opposer à cette loi générale, doivent être comptées pour rien. Or, pour ne parler d'abord que de la première espèce, quel usage conçoit-on que les Bêtes pussent faire de leur connoissance pour la conservation & le bien de leur société, & par conséquent pour leur propre bien qui en résulte, si cette société n'a point entr'elle un langage commun & parfaitement connu de tous les particuliers qui la compose? Reprenons l'exemple d'un peuple muet, & supposons que déjà privés de la parole, la nature leur a même refusé tout moyen de se faire entendre les uns aux autres: quel usage pourroient-ils faire de leur connoissance & de leur esprit? Il est évident que ne pouvant ni entendre, ni être entendus, ils ne pourroient ni donner aucun secours à la société, ni en recevoir. Loin de s'entr'aider, ils seroient nécessairement dans une opposition continuelle. La défiance seroit générale. Les injures, la haine & la vengeance romproient tous les principes d'union, & bien tôt changés en Bêtes féroces, on les verroit ne songer qu'à se détruire. En un mot plus de communication, plus de société.

Il en seroit de même des Bêtes qui vivent en société. Si l'on suppose qu'elles

n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il soit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur société pourroit subsister. Prenons pour exemple les Castors. Ces animaux pour se mettre à couvert & en sûreté, logent dans de petites cabanes de terre qu'ils construisent eux-mêmes avec une adresse admirable au bord d'un lac & sur pilotis. Mais ils ont compris qu'ayant besoin pour bâtir leur domicile, d'être aidés les uns des autres, il falloit se mettre en société. Ils s'associent donc trente, quarante, plus ou moins ensemble, & après qu'ils ont choisi le terrain qui leur convient pour habiter, & où ils espèrent trouver plus de commodité pour vivre & plus de sûreté, ils partagent entr'eux les travaux nécessaires pour la construction de leur habitation. Les uns vont au bois; les autres à la terre glaise que quelques-uns sont chargés d'apporter en se renversant, comme on sçait, sur le dos & faisant de leurs corps une espèce de tombereau que les autres tirent jusques sur le lieu où il faut l'employer. Là l'un fait l'office de maçon, l'autre celui de manœuvre, un autre celui d'architecte. Un arbre est rongé par le pied & tombe dans le lac. Alors d'autres Ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois nécessaires. Tout se fait avec ordre, & un concert parfait. On se représente les Tyriens bâtissant Carthage. Sans doute les paresseux ou les mutins sont punis.

Les

Les sentinelles font leur devoir. L'ouvrage est conduit à sa perfection, il fait l'admiration des hommes mêmes; & alors la petite société jouissant paisiblement du fruit de ses travaux, ne songe plus qu'à vivre tranquille & à multiplier son espèce chacun dans sa petite famille.

N'est-il pas évident qu'une entreprise si bien suivie & si bien exécutée, suppose nécessairement que ces animaux se parlent, & ont entr'eux un langage par lequel ils se communiquent leurs pensées? Rapellez-vous, Mad... ce qui est dit de la Tour de Babel. Le moyen que Dieu employa pour faire échouer ce projet insensé, moyen sûr & infailible, fut la confusion des langues. Les Ouvriers ayant tout-à-coup oublié la langue commune qu'ils parloient auparavant, & ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ne pûrent plus agir de concert, & furent obligés d'abandonner leur entreprise. C'est ce qui arrivera à toute société qui ne s'entendra pas. Mettez ensemble trente personnes qui parleront chacune une langue différente, & vous verrez bientôt naître parmi elles le désordre & la confusion. Que seroit-ce, si ces trente personnes ne parloient point du tout, & n'avoient aucun moyen de faire entendre leurs pensées? Supposons que les Castors soient tels en effet: qu'arrivera-t'il? Je vois dans un moment toute la société en désordre, sans chef, sans subordination, sans conseil, sans concert. Je vois tous les travaux qui demandent le concours de la

multitude nécessairement abandonnés. Plus de sentinelles qui veillent à la sûreté publique, plus d'habitation commune. Chacun, comme à la Tour de Babel, se retirera pour vivre séparément : plus de société.

L'instinct, dira-t-on, ne peut-il pas suppléer au langage ? Deux Castors se rencontrent & se joignent ensemble, parce que leur instinct les porte à se mettre en société. Un troisième & puis un quatrième, plusieurs ainsi de suite viennent grossir la troupe. Voilà la société formée. Le même instinct les porte à aller chercher du bois & de la terre pour bâtir leurs cabanes, comme les Oiseaux vont chercher ce qui leur est nécessaire pour faire leur nid. S'ils semblent partager entr'eux les travaux, c'est que les uns voyant les autres apporter la terre, vont à leur tour chercher du bois : & lorsqu'ils voyent pareillement qu'une partie travaille à appliquer le mortier, ils s'emploient, pour ne pas demeurer oisifs, à mettre le bois en œuvre. Il ne faut, ce semble, pour tout cela, que l'œil & l'instinct. Si l'on voit des sentinelles posées sur les avenues, c'est que dans une troupe il y a toujours quelqu'un plus timide ou plus prudent, qui rend utiles aux autres les précautions qu'il prend pour lui-même.

L'objection est spécieuse ; mais il faut l'approfondir. Qu'est ce que l'instinct ? C'est un sentiment non réfléchi dont le principe est inconnu, un desir aveugle, un goût indélébé, un mouvement machinal de

notre ame, qui nous porté à faire quelque chose sans sçavoir pourquoi. Ce sentiment, s'il y en a, est communément si envelopé dans les hommes, qu'il demeure sans effet. On prétend seulement que dans quelques-uns il produit des effets fort singuliers. Il est merveilleux, dit-on, dans les Bêtes, & c'est par lui qu'on explique tout ce qu'elles font de plus admirable. Rien en effet de plus commode. Mais jusqu'à quand les hommes prendront-ils des mots pour des choses! 1°. Ce que nous apellons instinct est quelque chose de fort obscur & d'inconnu en soi. 2°. Quelles preuves a-t'on que les Bêtes ayent plus d'instinct que les Hommes? On a porté la prévention sur ce point jusqu'à croire que l'instinct dans les Bêtes est préférable à la raison des hommes. Mais sur quel fondement dégrade-t'on ainsi la raison humaine pour faire honneur à l'instinct des Bêtes? On voit, il est vrai, les Oiseaux faire leur nid avec beaucoup d'adresse. On voit quelques Animaux se purger par les secours de quelques herbes qu'ils vont chercher. Les Moineaux se purgent aussi & purgent leurs petits avec des Araignées ou d'autres Insectes. Les Pigeons & beaucoup d'Oiseaux mangent du gravier pour faciliter leur digestion. Ce sont, dit-on, les Cicognes qui ont appris à l'Homme l'usage des clystères. Voilà à peu près les effets les plus merveilleux que l'on raconte de l'instinct prétendu des Bêtes; car il ne faut pas croire beaucoup de fables que l'on débite sur

cette matière ; & je ne vois point dans tout cela de quoi se récrier. 3°. Mais puisque nous sommes forcés de donner de la connoissance aux Bêtes , pourquoi leur donner un instinct inutile ? Pourquoi attribuer à cet instinct inconnu ce qui peut n'être que le simple effet de leur connoissance ; & puisque c'est effectivement la connoissance qui fait faire à l'Homme de semblables opérations , pourquoi n'en seroit-elle pas aussi le principe dans les Bêtes ? N'est ce pas-là ce qu'on appelle multiplier les êtres sans nécessité , & chercher à mettre de l'obscurité dans une chose toute simple & fort claire d'elle-même ? Pour moi je suis persuadé que ce que nous croyons que les Bêtes font par un instinct particulier , elles le font comme nous par un effet de leur connoissance & avec connoissance. Je serois même tenté de croire que ce que nous apellons instinct , n'est qu'un être de raison , un nom vuide de réalité , un reste de Philosophie Péripatéticienne. Mais s'il faut en admettre un , je ne croirai jamais que les Bêtes en soient mieux pourvûës que les Hommes , tandis qu'on ne m'alléguera pour le prouver , que des faits que je puis expliquer par la simple connoissance ; & si cet instinct ne suffit pas à l'Homme pour le conduire , il doit suffire encore moins aux Bêtes.

Je reprends donc mon exemple & mon raisonnement. Si ce n'est pas par un instinct particulier que les Castors font leurs petits établissemens avec tant de concert , c'est donc par un effet de leur connoissance.

Or j'ai prouvé par la supposition d'un peuple absolument muet que la connoissance, sans une communication réciproque par un langage sensible & connu, ne suffit pas pour entretenir la société, ni pour exécuter une entreprise qui demande de l'union & du concert. Concluons donc que puisque la nature, qui agit toujours avec tant de sagesse, a fait les Castors pour vivre en société, elle leur en a donné tous les moyens nécessaires, & par conséquent la faculté de parler, quel que soit leur langage, puisque sans ce secours il est impossible qu'aucune société puisse subsister, & comme la nature suit par-tout les mêmes loix; appliquons ce raisonnement aux abeilles, aux fourmis & à toutes les espèces de Bêtes qui vivent en société; & voilà déjà une partie fort considérable des Bêtes pourvûës de la faculté de parler.

Mais peut-on dire la même chose des Bêtes qui ne vivent pas en société? Tels sont la plûpart des Quadrupèdes, les Oiseaux, les Poissons, les Reptiles, & c'est sans contredit le plus grand nombre. Je ne sçais, Mad... si vous apercevez les conséquences du premier pas que je viens de hasarder. Car s'il y a quelque Bêtes qui parlent, il faut qu'elles parlent toutes. Si les Castors & les Perroquets ont un langage, il faut que l'Huître & le Limacon ayent le leur. Me voilà engagé, pour ainsi dire, dans un défilé dangereux, dont les plus forts préjugés gardent toutes les issues. Mais dans le Pays des systèmes, comme ailleurs, il n'y a souvent que le

premier pas qui coûte. J'ai prouvé, ce me semble, avec assez de vrai-semblance que les Bêtes qui vivoient en société devoient nécessairement avoir un langage. Il faut étendre la proposition à toutes les autres espèces de Bêtes.

Pourquoi en effet la nature auroit-elle refusé aux uns un privilège qu'elle auroit accordé aux autres ? Rien ne seroit plus contraire à l'uniformité qu'elle affecte dans toutes ses productions. Je sçais que la nature aussi avare dans le superflu, qu'elle est prodigue dans le nécessaire, ne fait rien sans nécessité. Mais n'est-ce pas une nécessité que deux Bêtes associées ensemble pour former un ménage & une famille, deux Oiseaux, par exemple, s'entendent & puissent s'exprimer mutuellement leurs sentimens & leurs pensées ! Associés deux personnes absolument muettes, je défie que l'union subsiste, si elles n'ont aucun moyen de convenir ensemble de leurs faits & de s'exprimer leurs besoins : deux Moineaux sans aucune espèce de langage, seront dans la même impossibilité de vivre ensemble, & l'on verra dans leur petit ménage tous les inconvéniens de la société muette, dont j'ai parlé. En un mot, la nécessité d'un langage entre un mari & une femme pour vivre en ménage, est la même que pour une société.

Il ne seroit pas impossible que la nature eût fait quelques Animaux pour vivre dans une solitude absoluë, & qu'en conséquence elle leur eût donné les deux se-



xes pour pouvoir se multiplier eux-mêmes, comme les plantes, sans le secours d'un accouplement, & différemment des Limaçons & des Vers de terre, qui, quoiqu'ils aient les deux sexes, n'en peuvent faire usage qu'en s'accouplant; en supposant qu'il y ait dans l'Univers des Bêtes de cette espèce, je conviendrais sans peine que si la nature leur avoit donné la faculté de parler, elle leur auroit fait un présent inutile; mais dès que deux Bêtes ont habituellement besoin l'un de l'autre, dès qu'elles forment entr'elles une société durable, il faut nécessairement qu'elles se parlent. Comment concevoit que deux Moineaux dans la ferveur de leurs amours, ou dans les soins que leur donne l'éducation de leurs petits, n'aient pas mille choses à se dire? Ce seroit ici le lieu d'égarer la matière par des détails intéressans; mais je ne veux pas qu'un ouvrage Philosophique dégénère en plaisanterie. Je ne m'attache, comme vous voyez, qu'à des raisons solides, & je soutiens qu'il est impossible dans l'ordre de la nature qu'un Moineau qui aime sa femme n'ait pas pour se faire écouter un langage plein d'expression & de tendresse. Il faut qu'il la gronde lorsqu'elle fait la coquette; il faut qu'il menace les galans qui viennent la cajoler; il faut qu'il puisse l'entendre lorsqu'elle l'appelle; il faut tandis qu'elle couve assidûment ses œufs qu'il puisse pourvoir à ses besoins, & distinguer si c'est de la nourriture qu'elle demande, ou quelques plumes pour réparer son nid, & pour tout cela il faut un langage.

Beaucoup de Bêtes, dira-t'on, n'ont point, comme les oiseaux, de ménage établi & permanent. Car pour le dire en passant, les oiseaux sont le modèle de la constance & de la fidélité conjugale. Je le sçais, & le nombre même en est très-grand. Tels sont les Chiens, les Chevaux, les Bêtes fauves, & presque tous les Quadrupèdes, les Poissons & les Reptiles. Mais j'insisterai toujours sur un principe avoué & reconnu pour certain. La nature est trop semblable à elle-même dans les productions d'un même genre, pour avoir mis entre les Bêtes une différence aussi essentielle que seroit celle de parler ou de ne parler pas. C'est par ce principe que quoiqu'on ne connoisse qu'à peine la semence du corail, des champignons, des truffes, du nostoch, de la fougère, nous ne laissons pas d'être persuadés que ces plantes viennent de graine, parce que c'est la façon dont la nature produit toutes les autres. Concluons donc que si la nature a donné aux Bêtes qui vivent en société & en ménage, la faculté de parler, elle a, sans doute, fait le même avantage à toutes les autres Bêtes. Car il ne s'agit point ici d'une de ces différences accidentelles que la nature se plaît à diversifier dans les différentes espèces d'un même genre. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier deux visages qui se ressemblent parfaitement; mais enfin tous les hommes ont un visage. On voit dans les différentes espèces d'Animaux des différences encore plus grandes; les uns ont des ailes, les

autres ont des nageoies, d'autres ont des pieds & des jambes ; les Serpens n'ont rien de tout cela ; mais tous les Animaux enfin ont la faculté de se mouvoir & de se porter où ils veulent selon leurs besoins. Entre les Animaux il y en a qui voyent & qui entendent plus ou moins, mais tous voyent & entendent. Il en est ainsi de la faculté de parler. Peut-être que cette faculté est plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en société & en famille ; mais dès qu'elle est dans quelques-unes, il faut croire qu'elle est dans toutes, plus ou moins parfaite à proportion de leurs besoins.

Il faut même observer que les animaux qui ne vivent ni en corps de société, ni en ménage établi, ne laissent pas d'avoir entr'eux, dans chaque espèce, un certain commerce & une sorte de société. Tels sont les Quadrupèdes, les Poissons, les Reptiles, les Oiseaux mêmes indépendamment de leur ménage, comme les Etourneaux, les Perdrix, les Corbeaux, les Canards, les Poules. Or de quoi serviroit aux Bêtes de rechercher ainsi la société les unes des autres, si ce n'étoit pour s'entr'aider, & profiter réciproquement de leurs connoissances, de leurs découvertes & de tous les discours qu'elles peuvent se prêter ; & comment le pourroient-elles faire si elles ne s'entendent pas les unes les autres ? Tous les raisonnemens que j'ai faits pour prouver que les Bêtes qui vivent en corps de société doivent avoir un langage, retrouve ici leur

place & toute leur force. Il ne peut y avoir de différence que du plus au moins, & si l'on en juge par les faits, vraisemblablement il n'y en a aucune.

Les Loups, par exemple, chassent avec beaucoup d'adresse, & concertent ensemble des ruses de guerre. Un homme passant dans une Campagne, aperçut un loup, qui sembloit guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le berger, & lui conseilla de le faire poursuivre par ses chiens. Je m'en garderai bien, lui répondit le berger. Ce loup, que vous voyez, n'est-là que pour détourner mon attention, & un autre loup, qui est caché de l'autre côté, n'attend que le moment où je lâcherai mes chiens sur celui-ci pour m'enlever une brebis. Le passant ayant voulu vérifier le fait, s'engagea à payer la brebis, & la chose arriva comme le berger l'avoit prévu. Une ruse si bien concertée ne suppose-t-elle pas évidemment que les deux loups sont convenus ensemble, l'un de se montrer, l'autre de se cacher; & comment peut-on convenir ainsi ensemble sans se parler?

Un moineau trouvant à sa bienséance un nid qu'une hirondelle venoit de construire, s'en empara. L'hirondelle voyant chez elle l'usurpateur, apella du secours pour le chasser. Mille hirondelles arrivent à tire d'aile & attaquent le moineau: mais celui-ci couvert de tous côtés, & ne présentant que son gros bec par la petite entrée du nid, étoit invulnérable, & faisoit repentir les plus habiles qui osoient

s'en aprocher. Après un quart-d'heure de combat, toutes les hirondelles disparurent. Le Moineau se croyoit vainqueur, & les spectateurs jugerent qu'elles abandonnoient l'entreprise. Point du tout. Un moment après on les voit revenir à la charge, & chacune s'étant pourvûë d'un peu de cette terre détrempee dont elles font leur nid, elles fondirent toutes ensemble sur le Moineau, & le claquerent dans le nid, afin qu'il y pérît, puisqu'elles n'avoient pû l'en chasser. Croyez-vous, Madame..... que les hirondelles aient pû orner & concerter ce dessein toutes ensemble sans se parler ?

On raconte des choses admirables des Singes lorsqu'ils vont à la picorée. Une troupe de soldats qui va au fourage dans le voisinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre & de précaution. Je pourrois vous rapporter mille autres traits semblables ; mais il faudroit faire un volume, & je ne veux qu'appuyer mon raisonnement. On s'est toujours servi jusqu'à présent de ces exemples pour prouver que les Bêtes ont de la connoissance ; & on a eu raison, parce qu'en effet on ne peut pas concevoir que les Bêtes puissent, sans connoissance, faire des actions si singulières ; mais il est évident qu'on n'a pas été assez loin, & qu'il faut conclure de plus que les Bêtes parlent, puisqu'il paroît également impossible qu'elles le puissent faire sans parler. Et remarquez, s'il vous plaît, Mad..... qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion ou d'un système fondé sur

des conjectures ou des explications vraisemblables ; mais d'un raisonnement appuyé sur des faits sensibles & palpables. Je dis des faits sensibles, tels que ceux que je viens de rapporter, & mille autres semblables en tout genre. Entrez dans un bois où il y a des Geais. Le premier qui vous aperçoit donne l'allarme à toute la troupe, & le bruit ne finit point que vous ne soyez sorti, ou que votre présence ne les ait chassés. Les Pies, les Merles & presque tous les oiseaux en font autant. Qu'un Chat paroisse sur un toit ou dans un jardin, le premier Moineau qui le découvre, fait précisément ce que fait parmi nous une sentinelle qui aperçoit l'ennemi. Il avertit par ses cris tous ses camarades, & semble imiter le bruit d'un tambour qui bat au champ. Voyez un Coq auprès d'une Poule, un Pigeon auprès d'une femelle qu'il sollicite, un Chat à la suite d'une Chatte, leurs discours ne finissent point.

Je ne finirois point moi-même si je voulois épuiser les détails, & je veux cependant mettre des bornes à ce petit Ouvrage. Je ne veux plus ajouter qu'une réflexion importante, qui fait, selon moi, une espèce de démonstration. Nous parlons tous les jours aux Bêtes, & elles nous entendent fort bien. Le Berger se fait entendre de ses Moutons, les Vaches entendent tout ce que leur dit une petite paysane, nous parlons aux Chevaux, aux Chiens, aux Oiseaux, & ils nous entendent. Les Bêtes nous parlent aussi à leur tour, & nous les entendons. Com-

Combien plus doivent-elles se faire entendre de leurs semblables ! Car nous ne pouvons avoir, par rapport à elles, qu'une langue étrangère, & si la nature les a faites capables d'entendre une langue étrangère, comment leur auroit-elle refusé la faculté d'entendre & de parler une langue naturelle ? Votre Chienne, par exemple, a beaucoup d'esprit, vous vous entretenez tout le long du jour avec elle, vous l'entendez & elle vous entend : mais soyez sûre que lorsqu'il vient un Chien la cajoler, elle l'entend beaucoup mieux encore, & se fait mieux entendre.

Convenez donc, Mad... que les Bêtes parlent, & qu'il est fort raisonnable de le croire, puisque la raison, les loix de la nature, les faits & l'expérience concourent à le prouver avec assez d'évidence pour fixer sur cela notre incertitude. Je ne sçais pourtant pas si je vous aurai persuadée ; car je ne connois rien au monde de si difficile que de persuader à quelqu'un un sentiment qu'il n'a pas puisé lui-même dans ses propres lumières, à moins qu'il ne flatte son amour propre. Mais vous avouerez du moins que mon opinion est assez bien fondée pour trouver place entre les divers systêmes qui occupent le loisir des Philosophes. Un autre aveu que j'exige de vous & qui me fera beaucoup plus cher, c'est que vous devez être satisfaite de ma complaisance, & pour ne vous rien laisser à désirer de ce côté-là, je vais traiter encore le troisième point qui me reste à examiner.

## III.

*Du langage des Bêtes.*

**P**Rétendez-vous, Mad. . . . parce que je suis persuadé que les Bêtes parlent ; que je vous explique leur langage , & que je vous donne le dictionnaire de leur langage ? Je vous avoie que la chose me paroît assez difficile , & que je ne sçais trop comment m'y prendre. Je vais remonter au principe ; & de-là , en suivant les diverses réflexions que le sujet me fournira , je ferai , pour éclaircir la matière , tout ce que vous pouvez raisonnablement exiger de moi. Mais ne vous attendez qu'à des observations générales : les détails seroient une vraie bouffonnerie.

Pourquoi la nature a-t'elle donné aux Bêtes la faculté de parler ? C'est uniquement pour exprimer entr'elles leurs desirs & leurs sentimens , afin de pouvoir satisfaire par ce moyen à leurs besoins & à tout ce qui est nécessaire pour leur conservation. Je sçais que le langage en général a encore un autre objet , qui est d'exprimer les idées , les connoissances , les réflexions , les raisonnemens. Mais quelque systême que l'on suive sur la connoissance des Bêtes , fût-ce le systême des diables qui leur donne une ame spirituelle & capable de raisonner , il est certain que la nature ne leur a donné de connois-



fance que ce qui leur est utile ou nécessaire pour la conservation de l'espèce & de chaque individu. Point d'idées abstraites par conséquent, point de raisonnemens Métaphysiques, point de recherches curieuses sur tous les objets qui les environnent, point d'autre science que celle de se bien porter, de se bien conserver, d'éviter tout ce qui leur nuit, & de se procurer du bien. Aussi n'en a-t'on jamais vû haranguer en public, ni disputer des causes & de leurs effets. Elles ne connoissent que la vie animale.

De cette réflexion il en suit une autre. C'est qu'en même-tems que la nature a donné si peu d'étendue à la connoissance des Bêtes, elle a nécessairement aussi borné à proportion leurs desirs, leurs passions, & par conséquent leurs besoins. Car ce sont nos desirs qui font nos besoins, & c'est la connoissance qui produit nos desirs. Sçavoir, qu'on peut être heureux & le désirer, c'est une même chose dans le cœur de l'homme. Avant le péché ses yeux étoient fermés à tous les biens humains & sensibles, il ne les desiroit pas. Le péché lui ouvrit les yeux, & il les désira pour son malheur. Heureux le sage qui sçait contenir ses desirs dans les bornes que la Religion & la raison leur prescrivent? Trêve de morale, me direz-vous, venons au fait.

La gloire, la grandeur, les richesses, la réputation, le faste & le luxe sont des noms inconnus aux Bêtes, & que vous ne trouverez pas dans le dictionnaire de leur

langue. Elles ne sçavent exprimer que leurs desirs, & leurs desirs sont bornés à ce qui est purement nécessaire pour leur conservation. Ecoutez parler un Chien. Il ne se plaindra pas de ce que sa niche n'est point dorée, ni de ce qu'on ne le sert pas dans un plat d'argent. Il ne vous demandera pas le droit de commander à tous les chiens de la maison. Tout ce qu'il vous demandera c'est un peu de nourriture pour subsister. Si vous le menacez, il tâchera de vous fléchir. Si vous le laissez seul, il témoignera par ses cris, son desespoir & la crainte qu'il a d'être abandonné sans retour. Si vous le menez à la promenade, il vous remerciera avec mille expressions de joye. S'il voit quelque objet qui l'effraye, il vous le dira par ses gestes & ses aboyemens. En un mot, parlez-lui de boire, de manger, de dormir, de courir, de folâtrer, de se défendre contre un ennemi, & de défendre en vous son protecteur & son unique apui, il vous entendra parfaitement, & vous répondra fort bien, parce que tout cela tend à sa conservation, pour laquelle seule la nature lui a donné la faculté d'entendre & de se faire entendre, c'est-à-dire, de parler; mais ne traitez point avec lui de Philosophie ni de Morale, car ce seroit lui parler une langue étrangère, dont il ignore absolument toutes les expressions. Ses connoissances & ses besoins ne vont pas jusques-là. Amenez-lui ensuite une Chienne. La connoissance sera bien-tôt faite, & la conversation commencée. Mais ne croyez

pas qu'il perde le tems à faire des complimens à la belle sur sa beauté, sur sa taille, son esprit, sa naissance & sa jeunesse. Tous ces avantages sont pour lui autant d'idées inconnuës qu'il ne scauroit entendre ni exprimer. La seule chose qui le touche alors, c'est le desir de multiplier son espèce, ou du moins d'en prendre les moyens. C'est uniquement sur ce point que roule toute la conversation. Mais quelle vivacité n'y voit-on pas? Tout parle dans une Bête amoureuse comme dans l'Homme le plus passionné. Tout exprime sa passion, ses gestes, sa voix, tous ses mouvemens.

Ce principe nous fournit une première observation sur le langage des Bêtes; c'est ce qu'il est fort borné, puisqu'il ne s'étend pas au-delà des besoins de la vie. Mais il ne faut pourtant pas nous faire illusion sur ce point. A bien prendre la chose, le langage des Bêtes ne nous paroît si borné que par rapport au nôtre qui est peut-être trop diffus. Tout borné qu'il est, il suffit aux Bêtes, & le surplus leur seroit inutile. Ne seroit-il pas à souhaiter du moins à certains égards, que le nôtre fût moins abondant & moins prolix? Les hommes sont naturellement grands parleurs, & si j'osois le dire, bavards. Ils n'ont jamais assez de mots pour exprimer tout ce qu'ils veulent dire. Peu contents des idées simples, ils aiment à les disséquer, pour ainsi dire, en sous-divisions: ils semblent quelquefois vouloir faire l'anatomie d'une idée ou d'un sentiment, comme un Châ-

rurgien feroit celle de la tête. Autant de mots nouveaux par conséquent qu'il faut créer ; & quels mots ! Des mots vuides , des sens obscurs , équivoques , plus propres à faire naître des disputes qu'à éclairer l'esprit.

Quel abus d'ailleurs les Hommes ne font-ils pas de la facilité de parler que la nature leur a donnée ! Que d'erreurs & de mensonges sont le sujet ordinaire de nos conversations ! Que d'extravagances & de bagatelles ! Que de médisances & de mauvais propos ! Si les Bêtes nous entendoient converser , jaser , mentir , médire , extravaguer , auroient-elles lieu de nous envier l'usage que nous faisons de la parole ? Elles n'ont pas nos avantages , mais elles n'ont pas nos défauts. Elles parlent peu , mais elles ne parlent jamais qu'à propos & avec connoissance de cause. Elles disent toujours vrai & ne trompent jamais , non pas même en amour. N'est-ce pas à leur tour un avantage qu'elles ont sur nous ? Elles sont à cet égard à peu près dans le cas des Païsans de nos campagnes , des Nègres & des Sauvages de l'Amérique. Je serois même tenté d'en faire des Philosophes , & d'en comparer du moins beaucoup d'espèces à Diogène vivant dans une petite baraque , content du pur nécessaire , fuyant le commerce des hommes , & ne parlant que par nécessité. Tel est un de ces gros Chats barbus & bien fourrés , que vous voyez tranquille dans un coin , digérant à loisir , dormant si bon lui semble , se

donnant quelquefois le plaisir de la chaise, jouissant d'ailleurs paisiblement de la vie, sans se mettre en peine des évènements qui nous agitent, sans se fatiguer l'esprit par mille réflexions inutiles, & peu curieux de communiquer aux autres ses pensées. Il ne faut, à la vérité, qu'une Chatte qui vienne à paroître pour déranger toute sa Philosophie; mais nos Philosophes sont-ils plus sages dans l'occasion?

Il faut pourtant nous tenir au vrai. Je ne veux ni vous séduire, ni m'éblouir moi-même par des raisonnemens moins solides que spécieux. Les Bêtes en général parlent peu. Il y en a même de si taciturnes, qu'elles ne disent pas quatre mots dans un jour. Tels sont, entre celles que nous connoissons le plus, les Anes, les Chevaux, les Bœufs, les Moutons & la plupart des Quadrupèdes. La raison en est toute simple. C'est que la nature n'a donné à ces animaux qu'une nourriture si légère & si aisée à digérer, qu'il faut qu'ils la renouvellent sans cesse pour prévenir la faim, ce qui occupe tout leur loisir. Mais en récompense vous m'avoüerez qu'il y a des Bêtes qui ne déparlent point. Tels sont entr'autres les Oiseaux, & ce que je vous prie de bien remarquer, c'est que ce sont les femelles qui parlent le moins. Comme le langage des Oiseaux est pour ainsi dire, le mieux articulé & le plus sensible pour nous. Prenons-le pour exemple. Vous pourrez juger par lui du langage des autres Bêtes, en y mettant les différences qu'on remarque aisément dans chaque espèce.

Les Oiseaux chantent, dit-on, c'est une erreur. Les Oiseaux parlent & ne chantent point. Ce que nous prenons pour un chant n'est que leur langage naturel. La Pie, le Geai, le Corbeau, la Chouïette, le Canard chantent-ils? Ce qui nous fait croire qu'ils chantent, ce sont les accens de leur voix. C'est ainsi que les Hottantots, dans l'Afrique, semblent glouffer comme le Coq d'Inde, quoique ce soit l'accent naturel de leur langue, & qu'il y a des peuples qui nous paroissent chanter en parlant. Les Oiseaux chantent si l'on veut dans le même sens; mais ils ne chantent point pour chanter, comme nous nous imaginons. S'ils chantent, ce n'est que pour parler; & il est assez plaisant qu'il y ait ainsi dans le monde un peuple si nombreux qui ne parle qu'en musique ou en chant. Mais que disent-ils enfin ces oiseaux? Il faudroit le demander à Apollonius de Thiane, qui se vançoit d'entendre leur langage. Pour moi qui ne suis pas devin, je ne puis vous donner que des conjectures vraisemblables.

Prenons pour exemple la Pie qui est si causeuse. Il est aisé d'observer que ses discours ou ses chants sont variés. Tantôt elle abaisse ou élève le ton, tantôt elle presse ou ralentit la mesure, tantôt elle prolonge ou abrège son caquet. Ce sont évidemment autant de phrases différentes. Or, en suivant le principe que j'ai établi, que les connoissances, les desirs, les besoins des Bêtes, & par conséquent leurs expressions sont bornées à ce qui est:

utile ou nécessaire pour leur conservation, il me semble qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entendre d'abord en général le sens de ces différentes phrases ; & ne prenez point ceci pour une plaisanterie, c'est la pure vérité, ou du moins tout ce que je connois de plus aprochant. Car dès qu'une Pie ne peut parler que pour exprimer ce qui lui est utile ou nécessaire, toutes les fois qu'elle parle, observez dans quelle circonstance elle se trouve par rapport à ses besoins. Voyez ensuite ce que vous diriez vous-même en pareille circonstance, c'est-là précisément ce qu'elle dit. Si elle parle, par exemple, en mangeant avec beaucoup d'appétit, il n'est pas douteux que ce qu'elle dit alors c'est ce que vous diriez vous-même en pareille occasion :

» Voilà qui est bon, voilà qui me fait du bien. « Si vous lui présentez quelque chose de mauvais, elle ne manque pas de dire comme vous diriez vous-même :

» Cela me déplaît, cela ne vaut rien pour moi. « Placez-vous en un mot dans les diverses circonstances, ou peut-être quelqu'un qui ne connoît & qui ne sçait exprimer que ses besoins, & vous trouverez dans vos propres discours l'interprétation de ce que dit une Pie dans les mêmes circonstances. » Il n'y a plus rien ici à manger, allons ailleurs. Où allez-vous, ma compagne ? Je m'en vais, suivez-moi. Venez vite, accourez. Voici de bonnes choses. Où êtes-vous ? Me voici. Ne m'entendez-vous pas ? Vous mangez tout, je vous battraï. Ah, ah. Vous

» me faites mal. Qui est-ce qui arrive-là ?  
 » J'ai peur, gare, gare. Allarme, allar-  
 » me. Cachons-nous, sauvons-nous. » Je  
 pourrois, comme vous voyez, allonger  
 ce dictionnaire de beaucoup de phrases  
 semblables, sur-tout en y ajoutant toutes  
 les expressions dictées par l'amour, la ja-  
 lousie, la douleur & la joie. Mais n'est-  
 ce pas beaucoup d'avoir osé vous en don-  
 ner un échantillon ?

A propos de la joie, permettez-moi de  
 faire une petite digression. Scavez - vous  
 bien que nos anciens Philosophes ont pré-  
 tendu que les Bêtes ne rient point, &  
 que le rire est une propriété essentielle de  
 l'Homme, exclusivement aux Bêtes. Mais  
 n'est-ce pas encore-là une vieille erreur,  
 & n'est-il pas évident que les Bêtes rient  
 très - bien à leur manière, & tout aussi-  
 bien que l'Homme ? Voyez deux jeunes  
 Chiens folâtrer ensemble dans une cam-  
 pagne, se surprendre l'un l'autre, se faire  
 des niches & de fausses peurs. Tout cela  
 se peut-il faire sans rire ? Est-il donc es-  
 sentiel au rire qui se fasse comme dans  
 l'Homme par un mouvement des lèvres  
 & de la bouche, avec un son de voix con-  
 vulsif ? Le rire n'est qu'une expression de  
 joie, & cette expression est nécessaire-  
 ment différente dans les diverses espèces  
 d'animaux. L'Homme rit à sa manière, &  
 le Chien rit à la sienne. Qu'importe que  
 ce soit par un éclat de voix, ou par un  
 simple mouvement des oreilles ou de la  
 queue, ou quelque autre expression sem-  
 blable ? C'est toujours rire. Quel parti



allez - vous prendre , Mad...? Suspendez , je vous prie un moment votre décision. Je suis de l'avis des anciens Philosophes , & en voici la raison. Le rire est une exprefion de plaisir & de joie , mais tout plaisir & toute joie ne produit pas le rire. La feule joye qui produit le rire , est celle qui est accompagnée de fuprife , & qui naît en nous à la vûë fubite de quelque affortiffement bizarre de deux idées ou de deux chofes incompatibles , comme d'un Magiftrat habillé en Arlequin , ou d'un mal à-droit qui veut faire le capable. Cela est fi vrai , que la même chofe qui nous fait rire dans des circonftances ordinaires , cefle de nous paroître rifible dans d'autres circonftances. Nous rions d'un homme qui pour fon plaisir ou par vanité , entreprenant de fauter un foſſé plein d'eau , tombe au milieu ; mais que ce même accident arrive à un autre homme qui fuit un ennemi armé , loin d'en rire nous en fommes affligés ; il faut par conféquent , pour être capable de rire , pouvoir comparer enſemble deux idées & en apercevoir l'incompatibilité. Or , c'est ce que les Bêtes ne ſçauroient faire , parce qu'elles n'ont que des connoiſſances directes. Elles ont des ſentimens de ſatisfaction , de plaisir & de joie , & la plûpart les expriment très - diſtinctement , mais elles ne peuvent point avoir cette joie qui naît de réflexion ou de comparaifon. Donc les Bêtes ne rient jamais , & les anciens Philosophes ont eu raifon. Revenons à nos Oifeaux.

On peut m'objecter que les Oiseaux répètent toujours la même chose, & par conséquent ne varient point leurs phrases comme je le prétends. A cela je réponds qu'outre les différences qu'il est aisé de remarquer dans le parler des Oiseaux, de vitesse ou de lenteur, de haut & de bas, de longueur & de brièveté, il y en a vrai-semblablement beaucoup d'autres que nous n'apercevons pas, faute d'entendre leur langage, mais que les Oiseaux entr'eux remarquent fort bien. Distinguons-nous leur physionomie ! A peine nous doutons-nous qu'ils en ayent de différentes ; rien n'est cependant plus certain, & ils ne s'y trompent point. J'ai vû une hirondelle porter à manger à six ou sept petits rangés à la file sur une aiguille de cadran. Les petits avoient beau changer de place, la mere ne se méprenoit jamais en donnant à manger deux fois de suite au même, & elle n'en oubloit aucun. Que dans un troupeau de cent Agneaux une Brebis entende bêler le sien, elle le reconnoît aussi-tôt & court le chercher. Deux Moineaux se reconnoissent entre mille au son de la voix. Je pourrois alleguer cent faits pareils, pour prouver que tous les Animaux ont dans leur commerce entr'eux une finesse de discernement qui nous échape, & qui leur fait remarquer entr'eux des différences qui sont absolument imperceptibles pour nous. Si donc beaucoup d'Oiseaux nous paroissent chanter toujours la même chanson, comme le Moineau, le Pinson, le Serin,

ne

ne concluons pas qu'ils disent toujours la même chose. Croyons plutôt que c'est un effet du peu de finesse de nos oreilles par rapport à un langage qui nous est totalement étranger & inconnu. Quand nous disons, *chassés ce matin*, & *je suis arrivé ce matin* : nous distinguons ces deux *matins* par la prononciation : mais la différence est si sensible pour un étranger, qu'il ne l'aperçoit presque pas. La langue Chinoise est pleine de semblables différences que les étrangers ont toutes les peines du monde à sentir & à faire sentir. Je m'imagine qu'un Homme né sourd qui entendroit pour la première fois parler les Hommes entr'eux, se persuaderoit aussi, ne connoissant ni voyelles, ni mots, ni syllables, qu'ils diroient toujours la même chose. Tel est le jugement que nous portons du ramage des Oiseaux.

Je ne veux pourtant point abuser de cette Réflexion pour soutenir qu'un Rossignol dans le printems varie autant ses discours qu'il varie son chant, ou qu'un Serin dans sa cage, dit autant de phrases différentes qu'il répète de fois sa chanson. Non. Je suis au contraire persuadé que les Oiseaux sont babillards & amis des répétitions. Il est même nécessaire qu'ils le soient, & en voici la raison. Pour dire, *je vous aime*, nous avons cent phrases synonymes, cent expressions différentes, & il n'y a point de Thème que nous ne puissions, comme on dit, faire en deux façons. C'est un effet de la supériorité de nos connoissances, de la multiplicité de

nos idées, & pour ainsi dire, de la souplesse & de l'étendue de notre esprit qui embrasse plusieurs objets ensemble, & qui aperçoit leurs rapports réciproques. Il n'en est pas ainsi des Bêtes. La nature a donné à leurs connoissances des bornes si étroites, qu'elles ne peuvent envisager qu'un objet à la fois; & comme elles l'envisagent toujours simplement & de la même manière, elles n'ont aussi communément qu'une seule façon d'exprimer leurs connoissances ou leurs sentimens. Cette remarque est importante pour connoître plus à fond le langage des Bêtes. Non-seulement il est borné, comme j'ai déjà dit, aux seuls objets qui interressent leur conservation, mais il est encore borné par lui-même, en ce qu'il n'a communément qu'une seule expression pour chaque objet, & c'est-là la cause de leurs répétitions fréquentes; car comme il est naturel que les Bêtes insistent toujours sur le même objet, jusqu'à ce que leur desir soit satisfait, ou qu'il soit détourné par un objet plus pressant; & comme elles n'ont qu'une seule façon de s'exprimer sur chaque objet, il est nécessaire qu'elles répètent toujours la même expression, & que cette répétition dure aussi long-tems que l'objet les occupe. C'est ainsi qu'un chien qui aboye la nuit pour quelque bruit qu'il a entendu, ne fait évidemment que répéter toujours la même phrase : » Prenés garde. J'entends du bruit qui m'inquiète; ou je vois quelqu'un dont je me défie « & qu'il la répétera tou-

jours jusqu'à ce que sa crainte soit passée. C'est ainsi qu'un Pinson amoureux répète sans cesse à sa femelle la même expression de son amour & de sa tendresse, & ne lui dira vingt fois de suite que la même phrase : » je vous aime ; e vous aime ; » ou quelqu'autres équivalentes. Mais dans d'autres circonstances comme dans celles de la colére, & de la jalousie, de la satisfaction ou de la douleur, nous voyons que ce Chien & ce Pinson employent beaucoup d'autres phrases différentes, ou si nous n'en apercevons pas les différences, c'est uniquement, ou la faute de nos organes, ou le peu de connoissance que nous avons de leurs accens différens.

Il est donc vrai, pour revenir aux Oiseaux que nous avons pris pour exemple, que la plûpart répètent beaucoup. Il ne suffit pas même de dire la plûpart, tous sont dans le même cas, & si le Rossignol paroît moins se répéter, ce n'est que parce que sa phrase est plus longue, & la différence de ses accens plus marquée. Mais il n'est pas moins certain qu'ils ont des phrases différentes pour les différens sentimens qu'ils veulent exprimer, & que cette répétition ne vient que de ce que d'une part ils insistent long-tems sur un même objet, & que de l'autre ils n'ont pour chaque objet qu'une seule expression. Est-ce un défaut dans leur langage ? Je veux bien le croire ; mais comparés encore, si vous voulez, ce prétendu défaut à l'avantage prétendu de nos am-

plications, de nos métaphores, de nos hyperboles, de nos phrases entortillées, & vous trouverez dans les Oiseaux toujours du simple & du vrai, & dans le langage humain beaucoup de verbiage & de mensonges outrés.

Vous ne pouvez pas du moins refuser à la simplicité de leur langage un avantage que le nôtre n'a pas. C'est que dans chaque espèce il est uniforme & toujours le même dans tous les tems & dans tous les pays du monde, au lieu que dans l'espèce humaine, non-seulement chaque peuple a sa langue particulière, mais la langue de chaque peuple varie continuellement, & au bout d'un certain tems ne se ressemble plus à elle-même. Un François du tems de Charlemagne ne nous entendroit pas plus que nous entendons un Espagnol ou un Anglois. Le langage des Bêtes & des Oiseaux n'est point sujet à ces variations incommodes. Les Rossignols & les Serins d'aujourd'hui parlent précisément le même langage qu'ils parloient avant le déluge. Portez-les aux Indes & à la Chine, ils n'y trouveront point une langue étrangère, & dès leur arrivée ils seront en état de converser avec leurs semblables sans le secours d'un interprète. Ne seroit-il pas à souhaiter, comme on l'a proposé quelquefois, que les hommes sur ce modèle établissent une langue générale qui seroit entendue dans tout l'Univers ?

Remarqués, Mad.... que cette simplicité, ou cette stérilité du langage des

Bêtes, vous paroîtra encore moins défectueuse, si vous faites réflexion qu'elle est remplacée par des mines, des gestes, & des mouvemens qui sont une espèce de langage très-intelligible, & un supplément de l'expression vocale. Un Chien, par exemple, n'a pas d'expression vocale pour demander pardon quand il aperçoit que vous êtes en colère contre lui; mais que fait-il? Il s'humilie devant vous, il rampe à vos pieds dans la posture d'un suppliant. Il n'a pas de phrase pour dire, ouvrez-moi la porte, mais il y gratte, & vous avertit par-là du desir qu'il a d'entrer ou de sortir. Ne sont-ce pas-là des actions parlantes? Sans doute, puisqu'elles se font bien entendre. Ce seroit ici le lieu de faire, comme dit le proverbe populaire, des commentaires sur les grimaces des Singes. Car il n'est pas douteux, que si entre ces grimaces il y en a qui ne sont que pures grimaces, il y en a d'autres qui sont autant d'expressions qui valent bien des mots & des paroles.

Mais n'est-ce pas prendre trop d'avantage que de citer comme je fais d'une part l'exemple des Oiseaux qui sont en effet grands parleurs, & de l'autre celui des Chiens & des Singes qui sont grands gesticulateurs, tandis qu'il y a tant d'autres espèces de Bêtes qui n'ont que très-peu ou point d'expressions vocales, & dans lesquelles nous ne remarquons d'ailleurs aucun de ces gestes ou de ces actions parlantes? Non, je n'ai prétendu rien dissimuler. Si j'ai cité ces exemples,

c'est uniquement parce que ces Bêtes vivant au milieu de nous, nous les connoissons beaucoup mieux que toutes les autres espèces, & qu'il faut toujours raisonner sur les exemples les plus sensibles pour éclaircir des faits moins connus. Mais qu'importe que je cite l'exemple des Chiens ou des Chats? La nature est constamment uniforme, c'est un principe certain, & par conséquent tout ce que nous remarquons d'essentiel dans une espèce de Bêtes, il faut le conclure pour toutes les autres.

J'avouë que les Poissons & les Reptiles présentent ici à nos préjugés une assez grande difficulté. Comment concevoir qu'une Carpe ne soit pas en effet aussi muette qu'on le dit communément; & quelle espèce de langage peut-on imaginer entre deux Cloportes ou deux Fourmis? Les Oiseaux chantent, les Chiens aboyent, les Loups hurlent, les Cerfs brament, les Chevaux hannissent, les Moutons bêlent. Mais le Poisson & l'insecte rampant paroissent absolument muets. Il est vrai que s'il y a quelques espèces de Bêtes dont le langage est plus sensible, & sur lequel j'ai pû hazarder quelques conjectures vraisemblables, ce seroit trop exiger de moi que de prétendre que j'explique de la même manière celui des Reptiles & des Poissons. Car on peut bien prouver qu'ils ont un langage, quel qu'il soit, puisque toutes les autres espèces de Bêtes en sont pourvûes: mais comment entreprendre de le connoître & de



le démêler? Les uns vivent dans un élément qui nous est interdit; les autres nous échappent par leur petitesse.

Gardons-nous cependant sur ce point de nous livrer trop à nos préjugés. D'où scavons-nous que les Poissons n'ont pas autant & peut-être plus d'expressions vocales que les Oiseaux mêmes? Les uns & les autres paroissent avoir été formés à peu près sur le même modèle. Les uns volent, les autres nagent, mais voler & nager est une même chose, l'élément seul est différent. Il est dit dans la Genèse que Dieu créa en même-tems du sein des œufs les Oiseaux & les Poissons, ce qui a servi de fondement à quelques Moines pour se persuader qu'on pouvoit les jours maigres manger indifféremment des uns & des autres. Les Poissons sont pourvûs des cinq sens que nous voyons dans les Oiseaux & dans tous les autres Animaux. Pourquoi n'auroient-ils pas aussi comme eux la faculté de parler? Si nous ne les entendons parler ni chanter, c'est peut-être faute d'un organe propre à les entendre. L'eau est remplie & toute pénétrée d'air que les Poissons respirent; pourquoi n'en pourroient-ils pas, par le moyen d'un ressort équivalent à la langue & au gosier, former des vibrations & des sons trop délicats, à la vérité, pour nos oreilles, mais qui seroient entendus dans chaque espèce. Observés, s'il vous plaît, que l'oreille de l'Homme est extrêmement grossière, & que c'est l'effet d'une providence nécessaire. Car si notre oreille

étoit sensible aux plus petites vibrations de l'air dans lequel nous vivons, nous serions continuellement étourdis de mille bruits confus qui ne nous permettroient d'en distinguer aucun. Il y a donc certainement dans l'air beaucoup de sons que nous n'entendons pas. Tel est le bruit que fait un Ver à soye en grugeant une feuille de murier. S'il est seul ou s'il n'y en a que cinq ou six, personne ne les entend; mettez-en une certaine quantité dans un cabinet, & alors tous ces petits bruits rassemblés à l'unisson sont très-sensibles à nos oreilles. Combien plus est-il possible qu'il y ait dans l'eau des bruits insensibles pour nous, & que par ce moyen les Poissons parlent sans que nous puissions les entendre. J'aime du moins à me le figurer pour ne rien ôter aux ouvrages de la nature de la perfection qu'elle a coutume de leur donner; & je ne pourrois penser sans quelque espèce de chagrin Philosophique qu'elle eût condamné à un éternel silence tant de peuples innombrables qui habitent les espaces immenses des mers & des rivières. Le silence est le partage des morts. La parole donne la vie aux vivans mêmes. Riés, si vous voulez, d'une idée si nouvelle, & plaisantés sur les Poissons parlant, comme sans doute on se mocqua du premier qui fit mention des Poissons volans; mais prenez garde que l'un ne soit aussi vrai que l'autre, & qu'il n'y ait dans vos plaisanteries plus de préjugés que de raisons. Pour moi je trouve

cette idée fondée en raisonnement & en vraisemblance, & cela me suffit pour l'adopter jusqu'à ce qu'on m'ait détrompé par des raisons plus fortes.

Les Reptiles & les Insectes sont précisément dans le même cas. Il y a plusieurs espèces de Reptiles qui ont des expressions vocales très-sensibles, comme les Serpens, les Grenouilles, les Crapauds; & par conséquent, en raisonnant sur le principe de l'uniformité de la nature, on est en droit de supposer dans les autres l'équivalent, sans compter le supplément des mines, des gestes & des regards. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi des Insectes. Il n'y en a aucune espèce qui ait une expression vocale proprement dite que nous connoissons. Car on sçait que le cri du Grillon, le chant de la Cigale, le cri de certains Papillons, le bourdonnement des Mouches n'est point ce qu'on appelle un son de voix, & que c'est un bruit causé par le frémissement d'une membrane; mais qu'importe? Il n'est pas douteux que le cri du Grillon & de la Cigale ne leur serve à s'appeler pour se joindre ensemble, & vraisemblablement pour s'entretenir. On peut croire que le bourdonnement des Mouches leur sert de même à se reconnoître dans chaque société, soit par l'uniformité & l'unisson du ton, soit par des différences imperceptibles, que nous ne sentons pas: ce qui fait l'équivalent de l'expression vocale, & ce qui prouve aussi combien la nature toujours uniforme dans le général &

dans l'essentiel, sçait varier les moyens & les détails. Or ce que la nature a fait pour quelques Insectes, elle l'a sûrement fait pour tous.

Il y a, par exemple, une espèce d'Araignées qui ont une façon toute particulière de se témoigner l'une à l'autre le desir qu'elles ont de se rapprocher. Il est vrai que je n'en ai jamais été que témoin auriculaire, mais on m'a assuré que c'étoient des Araignées qui faisoient le bruit dont je vais parler. Une Araignée qui veut avoir compagnie frappe je ne sçais avec quel instrument sur le mur ou sur le bois où elle s'est établie neuf ou dix petits coups à peu près semblables aux battemens d'une montre; mais un peu plus forts & plus serrés. Après quoi elle attend qu'on lui réponde. Si elle n'entend point de réponse, elle recommence d'intervalle en intervalle pendant environ une heure ou deux, reprenant cet exercice & se reposant alternativement le jour comme la nuit. Au bout de deux ou trois jours, si elle n'entend rien, elle change de demeure, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un qui lui réponde. C'est une autre Araignée qui lui répond précisément de la même manière & comme par écho. Si la proposition plaît à celle-ci, la conversation s'anime, & les battemens deviennent plus fréquens. Prêtez-y l'oreille & vous jugez par le bruit que peu à peu l'une s'approche de l'autre, & que les battemens se joignent, enfin de si près qu'ils se confondent les uns dans les autres,

après quoi vous n'entendez plus rien. Tout le reste de l'entretien se passe apparemment à voix basse. Je me suis quelquefois amusé à faire ainsi l'écho d'une Araignée que j'entendois battre & dont j'imitois le bruit. Elle me répondoit fidèlement : elle m'attaquoit même quelquefois de conversation, & j'en ai souvent donné le plaisir à diverses personnes à qui je disois que c'étoit un esprit familier.

Combien de découvertes semblables ne ferions - nous pas sur les insectes, si nos organes étoient assez déliées pour sentir & apercevoir leurs mouvemens & leurs mines, & pour entendre leurs voix, ou ce qui leur tient lieu de voix? Oiii, je suis persuadé que nous trouverions dans les Fourmis, dans les Vers, les Scarabées, les Chenilles, les Cloportes, les Mites, & en un mot dans tous les insectes un langage établi pour leurs besoins & pour leur conservation; & comme il y a quelques espèces d'Insectes en qui nous remarquons plus d'industrie & de connoissance que dans de grands Animaux, il est à croire que ces espèces ont aussi un langage plus parfait à proportion, quoique toujours borné aux besoins de la vie.

J'ai vû quelqu'un porter beaucoup plus loin ses conjectures, & prétendre qu'avant le péché de l'homme, les Bêtes parloient très-distinctement entr'elles, & articuloient une langue que l'homme entendoit parfaitement comme elles entendoient aussi le langage de l'Homme. Il trouvoit

le fondement de cette conjecture dans la conversation que le Serpent eut avec Eve dans le Paradis Terrestre. Si dans ce tems-là, disoit-il, les Bêtes n'avoient eu d'autre langage que celui qu'elles ont aujourd'hui, quel auroit dû être l'étonnement d'Eve d'entendre un Serpent lier conversation avec elle, & lui faire des raisonnemens suivis ! Jugeons-en par l'étonnement de Balaam lorsqu'il entendit son Anesse lui parler. Frappé de cette merveille, il reconnut son crime & obéit à la voye de Dieu. Jugeons-en encore par l'effet que feroit sur nous un pareil événement. Si tout-à-coup nous voyons un Chien s'asseoir vis-à-vis de nous, & nous faire un discours suivi & raisonné, pour nous porter à commettre un crime, ou même pour nous persuader quelque chose d'indifférent : Quelle seroit notre surprise ? Les cheveux nous dresseront sur la tête ; nous croirions voir le diable, & loin de nous laisser persuader, nous aurions horreur de pareils conseils, nous nous en désirions du moins, & nous irions au plus vite consulter quelqu'un. Eve cependant ne fit rien de tout cela. Eve qui étoit si vertueuse & si éclairée, écouta tranquillement le discours artificieux du Serpent, disputa contre lui, & enfin se laissa séduire. Il falloit donc concluoit-il, que le Serpent, & par conséquent toutes les autres Bêtes parlaient alors comme les Hommes, & que si elles ne parlent plus aujourd'hui de la même façon, ce soit un châtement de  
Dieu

Dieu pour avoir servi d'organe au diable, & avoir contribué au péché de l'Homme.

Cette idée m'a fait rire, & si elle vous faisoit plaisir, je serois tenté de vous laisser l'adopter, d'autant plus que Platon dans sa politique a pensé des Bêtes quelque chose de semblable; que Joseph dans ses antiquités est du même sentiment & que Saint Basile (ce qui est beaucoup plus fort) dit formellement dans son Homélie du Paradis terrestre, dont il fait une assez belle description, qu'il étoit peuplé de Bêtes *qui s'entendoient entre elles & qui parloient sensément*. Ce sont ses propres termes autant qu'il m'en souvient, car je n'ai point ici de Saint Basile. Mais vous m'accuseriez peut-être de vouloir aussi vous séduire comme le Serpent séduisit Eve, si je vous dissimulois ce qu'on doit penser de cette opinion. Ce n'est qu'une vaine conjecture qui n'a d'autre fondement que la sécurité d'Eve en raisonnant avec le Serpent. Or ce fondement est absolument ruineux. Car avant le péché Eve ne connoissoit ni la crainte ni la défiance. Elle vit bien sans doute que le Serpent n'étoit que l'organe de quelque puissance supérieure. Cela même picqua sa curiosité, d'autant plus qu'étant née immortelle & exempte de douleur, elle sçavoit bien qu'elle n'avoit rien à craindre, & sa curiosité la rendant encore plus hardie, elle fit l'épreuve fatale de sa foiblesse. Vous voyez que je n'aime que le vrai. Mais permettez.

moi cependant de profiter en passant du texte de Saint Basile, pour autoriser mon sentiment sur le langage des Bêtes. Car si elles s'entendoient entr'elles dans le Paradis Terrestre, & si elles *parloient sensément*, c'est-à-dire, avec connoissance, à propos & conformément à leurs besoins, pourquoi auroient-elles perdu ce privilège?

Il est tems de finir ce petit Ouvrage. Je suis sur le point de retourner à Paris, & je veux qu'il devance mon arrivée, afin que vous ayez le tems de faire vos réflexions pour me les communiquer à mon retour. Mais finirai-je sans vous donner un dictionnaire détaillé du langage des Bêtes? Hélas oüi, car vous voyez bien que la chose est impossible. Autant d'espèces de Bêtes, autant de dictionnaires différens, il est vrai que chaque dictionnaire seroit fort court: mais le nombre en seroit infini. Pour vous donner celui des Oiseaux, il faudroit pouvoir distinguer & pouvoir noter les quarts & demi quarts de ton dont leur langage est composé. Il faudroit pouvoir prêter l'oreille à tout ce qu'ils disent dans toutes les circonstances, & c'est un peuple si vif & si sauvage, qu'il n'est pas possible de le suivre.

Le Serin est plus familier. Aussi pourrez-vous, avec un peu d'attention, démêler la signification de la plupart de ses phrases. Quand il voit que sa femelle néglige de couvrir ses œufs, & s'absente du nid trop long-tems, écoutés son dis-



cours, il lui dit sûrement alors qu'il est inquiet, qu'il faut qu'elle aille à ses œufs, qu'il la battra, si elle ne rentre dans le nid. Lorsque la femelle obligée de tenir ses petits chaudement sous elle, n'a pas le tems d'aller manger, & que le mâle lui dégorge de la nourriture dans le bec, elle lui témoigne sa satisfaction par le battement de ses aîles & par un petit cri différent de tous les autres, qui doit nécessairement signifier. » Je suis » bien aîse, vous me faites plaisir. » Il y a sur-tout deux circonstances où le Serin, ainsi que le Rossignol, le Pinçon, la Fauvette & tous les Oiseaux, parle, ou si vous voulez, chante plus qu'à l'ordinaire. C'est lorsqu'il apelle ou qu'il sollicite une femelle, & tandis qu'elle couve ses œufs ou ses petits. Quoique, dans ces deux circonstances, sa phrase paroisse la même, on peut cependant remarquer, outre les différences que nous n'apercevons pas, que dans la première le chant est plus vif, plus animé & accompagné d'action; & que peut-il signifier alors? si ce n'est: » Venés charmante » femelle qui cherchez un mari: Je vous » épouserai, nous ferons ménage ensemble. « Dans la seconde circonstance, le Serin & le Rossignol disent toute autre chose. Ce qui les fait chanter alors, c'est le besoin de rassurer la femelle trop occupée pour songer à la sûreté. Le mari veille pour elle, perché sur une branche voisine, d'où il observe tout ce qui se passe pour avertir sa femme, s'il sur-

vient quelque juste sujet de crainte. S'il cessoit quelque-tems de chanter, la femelle inquiète quitteroit son nid. Tandis qu'il chante, elle y reste tranquille; mais croire que le Rossignol chante alors pour chanter, c'est un préjugé qui n'a nulle vraisemblance, puisque les Oiseaux n'ont nulle idée de chant, ni aucun sentiment d'harmonie. Quand même on voudroit croire qu'il chante, il faudroit toujours supposer qu'il chante ces paroles; je veux dire que son chant signifie quelque chose; eh! que peut-il vouloir exprimer alors, si ce n'est de dire à sa femme :  
 « soyez tranquille, je veille pour vous,  
 » vous n'avez rien à craindre, je vous  
 « avertirai s'il arrive quelque chose. »  
 Voilà ce que disent tous les Oiseaux, & ce qu'ils répètent tout le jour en pareille circonstance. Le Moineau plus laconique dans son style, le dit en une phrase fort courte, mais qu'il répète continuellement. La phrase du Pinson est un peu plus longue, celle du Serin l'est encore davantage, celle de la Fauvette encore plus, & enfin celle du Rossignol est la plus longue de routes. Car je ne regarde toute la suite de son chant que comme une seule phrase qui n'en dit pas plus que celle du Moineau. Telle est aussi la phrase que deux Chats rivaux miaulent en dialogue sur une gouttière. Ce n'est qu'une longue phrase répétée, qui exprime leur jalousie & leur colère. Aussi est-elle toujours suivie d'un combat en forme & de la défaite de l'un des deux,

de sorte qu'on pourroit les comparer aux Héros d'Homère, qui ne manquoient jamais de se faire l'un à l'autre de longues harangues avant que d'en venir aux coups de main.

Voilà insensiblement, Mad. . . . un petit détail de dictionnaire que je vous fais, & qui pourra, si vous voulez, vous servir de clef pour expliquer du mieux que vous pourrez le langage de toutes les Bêtes. Voulez-vous encore une méthode fort simple? La voici. Tout le langage des Bêtes se réduit à exprimer les sentimens de leurs passions, & on peut réduire toutes leurs passions à un petit nombre; ce sont: le plaisir, la douleur, la colère, la crainte, l'amour, le desir de manger, le soin de leurs Petits. Si vous voulez donc avoir le dictionnaire du langage des Bêtes, observez-les dans les circonstances de ces différentes passions, & comme elles n'ont communément qu'une expression pour chacune, vous aurez bien-tôt composé vos dictionnaires sur le modèle que je vous ai proposé. Ensuite de ces différens dictionnaires réunis, vous en ferez un polyglotte qui contiendra tous les différens langages des Bêtes. Par exemple, cette phrase: \* Je sens de la douleur, « vous la rendrez de suite en langage de Chien, de Chat, de Cochon, de Pie, de Merle, &c. Le tout bien noté en bécarre & en bémol, & je vous réponds que cela fera une lecture des plus comiques.

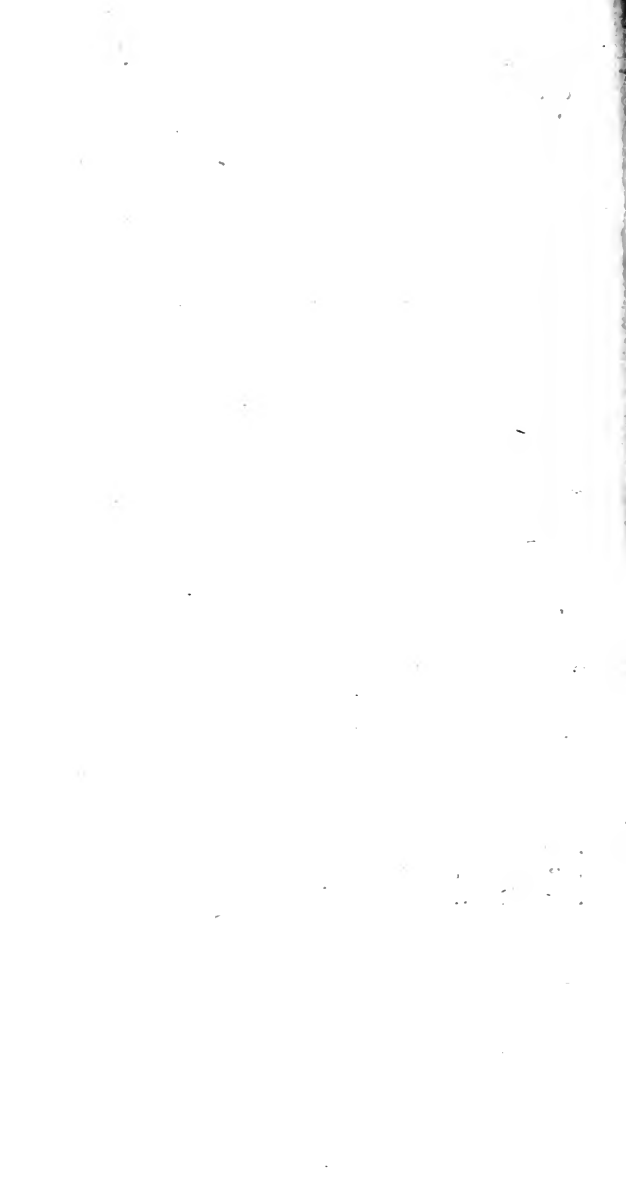
Je plaïsante, comme vous voyez. Il le faut bien. Mais que direz-vous de ma

franchise? Je vais vous faire un aveu qui réduit presque à rien tout le langage des Bêtes. C'est qu'il en faut absolument retrancher tout ce qui s'appelle phrase & construction de grammaire, sans en excepter les plus courtes. Croirez-vous bien, par exemple, que le Rossignol le plus éloquent ne peut pas dire dans son langage, *j'aime, je suis bien aise, je sens du plaisir.* Rien n'est plus vrai. Toute phrase où il entre ce qu'on appelle en grammaire première, seconde & troisième personne, *je, vous, lui, nous,* & tout autre pronom semblable, sans compter les noms qu'on appelle collectifs, relatifs, comparatifs, &c. il faut les rayer toutes du dictionnaire des Bêtes. La raison en est toute simple, c'est que tous ces mots expriment des idées abstraites & métaphysiques, que les Bêtes ne sçauroient avoir. Elles n'ont que des connoissances directes, absolument bornées à l'objet présent & matériel qui frappe leurs sens. L'Homme infiniment supérieur dans son langage, comme dans ses idées, ne sçauroit exprimer sans composer son discours de termes personnels & relatifs, qui en déterminent le sens & l'application. Ceux mêmes qui parlent le plus mal une langue, comme un Allemand qui écorche le François, vous diront : *moi souffrir fièvre, vous aimer vin.* Dans les Bêtes la façon de s'exprimer est encore beaucoup au-dessous de ce jargon, & si j'ai rendu leurs expressions par des phrases composées à notre manière, c'est que je ne pouvois pas les rendre autre-

ment ; car dans la vérité les Bêtes ne peuvent , pour ainsi dire , exprimer que le nom des passions qu'elles sentent : elles ne peuvent avoir d'autres expressions que celles qui répondent à celles-ci , douleur , plaisir , crainte , colère , &c.

J'en suis fâché pour l'honneur des Bêtes ; mais il faut être vrai , & je n'ai pas entrepris de leur rien attribuer de plus que ce que la nature elle-même a jugé à propos de leur donner. Ne croyez pourtant pas que tout soit perdu. Car à bien prendre la chose , qu'importe que les Bêtes disent une phrase personnifiée & composée à notre manière ; pourvu qu'elles se fassent également entendre. Il est vrai que votre Chienne ne peut pas vous dire : *Je vous aime* ; mais ce qu'elle vous dit , signifie en effet qu'elle vous aime , & vous l'entendez fort bien. Que lui faut-il davantage , & que pouvez-vous désirer de plus ? Cela ne revient-il pas au même ? Sans doute. Ainsi ne vous découragez pas , Madame. . . . & si vous avez du tems à perdre , méprisez la chicane que je viens de vous faire , & travaillez sérieusement à vos dictionnaires. Que vous aurez de plaisir , quand vous serez devenuë assez habile pour converser avec les Oiseaux , & pour entendre tous les secrets de leur ménage ! On ne vous verra plus que dans les bois , & le monde s'en prendra peut-être à moi de l'avoir privé d'une société aussi aimable que la vôtre. Adieu.

F I N.









**WILLIAM SALLOCH**  
Pines Bridge Road  
Ossining, N.Y. 10562

